

Famille AMIC BEDEL

Table des Matières

Première Partie

la famille BEDEL

	Pages
Chapitre I Les aïeux d'Anna BEDEL	111 à 113
Chapitre II Amedee BEDEL et ses enfants	121 à 121.12

Deuxième Partie

la famille AMIC avant 1866

Chapitre I Les aïeux d'Edouard AMIC	211 à 21.6
Chapitre II Joseph AMIC et ses enfants jusqu'en 1866	22.1 à 22.6

Troisième Partie

le ménage d'Edouard AMIC et Anna BEDEL

Chapitre I Le mariage	31.1 à 31.1
Chapitre II Années 1866-1872	32-1 à 32.1
<u>Annexe</u> La Guerre de 1870 vue par Auguste AMIC	32.A1 à 32.1
Chapitre III Années 1872-1875	33-1 à 33.1
Chapitre IV Années 1876-1881	34.1 à 34.1
Chapitre V Les "événements" de 1882	35-1 à 35.1
Chapitre VI Années 1883-1893	36-1 à 36.1
<u>Annexe</u> la famille Amic en 1893	36.A1 à 36.1
Chapitre VII Années 1894-1899	37-1 à

La famille BEDEL avant 1855

Chapitre I

Les aïeux d'Anna Bedel, ma grand'mère

Ils appartiennent aux familles - SALINA - FLASSE - BOISSARD et BEDEL

- A - Famille SALINA

Jean Balthazar Salina, qui d'après le folklore familial était prénommé Melchior Gaspard Balthazar, était sujet du pape et né à Rome. Il avait épousé Suzanne Kyrmyg que le folklore familial appelait la "grand-mère d'Alep" et à qui il faisait remonter notre ascendance juive. Il y avait d'ailleurs bon nombre de juifs en Orient qui étaient devenus sujets du pape.

Balthazar Salina était docteur en médecine et exerçait à Alep. Il était domicilié au Khan de la Douane et a vécu probablement entre 1760 et 1820.

Jean Plasse m'a raconté que les Salina avaient une grosse créance sur les Etats pontificaux mais que les héritiers renoncèrent à faire un procès pour en obtenir remboursement.

Balthazar Salina a eu 2 filles : Marguerite et Sophie. Marguerite a épousé le 8 juillet 1815 Hyppolite Martin, né à St Tropez, officier français, interprète du duc d'Aumale, auteur d'un manuel de langue arabe et de Réflexions sur le Christianisme, le Judaïsme et l'Islamisme publié en 1844 à Alger. Un Bruno Rostand, probablement parent d'Edmond Rostand, fut témoin à ce mariage. L'autre, Sophie, ma trisaïeule, a épousé Augustin Plasse. Elle vivait encore en 1862. A cette date, un ménage François Salina et un ménage Martin habitaient encore Alep.

- B - Famille FLASSE

Jean Pierre Plasse, père de mon trisaïeul, a visité la côte d'Afrique en 1762 et a publié la relation de ce voyage.

Ses 2 fils : Augustin (Philippe de Méry, Clair) mon trisaïeul, et Pierre, associés à Alexis Rostand (grand-père d'Edmond Rostand) ont commercé avec les Echelles du Levant.

Augustin a habité Alep où il épousa Sophie Salina, citée plus haut. Le mariage religieux eut lieu le 27 février. 1802.

le mariage civil le 29 juillet 1804. Deux de ses enfants, au moins, y sont nés : Suzanne Sabine (27 juillet 1804) et Jean Baptiste Pierre (15 novembre 1805).

De retour d'Alep, avant 1815, Augustin Plasse a habité Marseille aux environs de 1820, puis s'est fixé à Alger. En 1843, il habitait 41 rue de la Révolution et il y possédait des jardins à Bab el Oued. Il mourut à Alger, âgé de 70 ans. (On dit que ce fut le premier français enterré au cimetière catholique d'Alger). Il serait donc né vers 1760-1770.

Il a eu 6 enfants au moins :

- a) Sabine, épouse Carpiletti, née en 1804 comme on vient de le voir et qui était veuve en 1862.
- b) Jean Baptiste, né en 1805 comme on vient de le voir et qui a dû mourir jeune.
- c) Charles Plasse, époux de Marie Ventre, qui était veuf en 1862.
- d) Marie Adèle, épouse de Henri Ventre, tous deux vivants en 1862.
- e) Emma (Mathilde, Thérèse), née le 20 octobre 1819 à Marseille, mon arrière grand-mère, morte le 6 octobre 1862.
- f) Eugénie, épouse d'Auguste Lafon, tous deux vivants en 1862.

En 1862, tous ces ménages habitaient Marseille, sauf les Bedel qui étaient à Paris.

- C - Famille BOISSARD

Je ne sais rien sur les arrières grands-parents d'Anna Bedel dans cette famille.

A la génération suivante, on trouve 4 enfants :

- a) Adélaïde Joséphine Boissard, ma trisaïeule, qui épousa Jean Pierre Bedel dont il sera question plus loin.
- b) Son frère, dont la femme, née Thierry (?) vivait encore en 1866. Leur fille, devenue Madame Mauban, fut la grand-mère d'une Charlotte qui a épousé Maxime Hussenot de Senonges, et d'un Pierre dont la fille a épousé un Jean Aubron.
- c) Une soeur Louise, qui avait épousé un Fillet et vivait encore en 1866. Parmi ses descendants, on cite des Brasseur et des Levasseur.
- d) Une autre soeur, qui a épousé un Chardin.

- D - Famille BEDEL

Chez les Bedel, je ne remonte pas plus haut que chez les Boissard. Le premier dont j'ai connaissance, est : Jean Pierre Bedel, mon trisaïeul, qui avait épousé Adelaïde Joséphine Boissard, précitée. Il est mort à Paris le 4 janvier 1824; Sa veuve habitait en 1843 aux Batignolles.

Il a eu 2 fils et 1 fille :

- 1) Amédée Bedel, mon bisaïeul, né le 4 mai 1807 à Paris, objet du chapitre suivant.
- 2) Edouard Bedel, né probablement en 1811.
- 3) Une soeur Aurustine, vivante en 1843, où elle habitait la Chapelle St Denis et qui était mariée.

Edouard a épousé une Henriette...morte en 1866 et en a eu deux enfants :

- a) Laure, qui est née vers 1845-1850; elle semble avoir espéré épouser son cousin germain Lucien. En 1868, elle était professeur de musique. Elle a épousé par la suite un Jacquart
- b) Emile, né vers 1861.

Chapitre II

Amédée BEDEL (mon arrière grand-père) et ses enfants

Amédée Bedel naquit à Paris le 4 mai 1807. Il partit pour l'Algérie dès 1830 (à 23 ans). Pendant dix ans, il appartint à l'administration des subsistances militaires. Puis il démissionna ("volontairement" écrit un de ses oncles) pour s'occuper de transports maritimes, toujours à Alger. Il dut réussir assez bien, puisqu'il fut nommé juge au Tribunal de Commerce d'Alger. A cette époque, il se faisait appeler négociant dans les actes d'Etat-Civil.

Le 11 mars 1843, à Alger où il habitait 47, rue des Consuls, il épouse Emma Flasse, précitée. Ses témoins furent deux officiers d'intendance; ceux de sa femme, un capitaine et un négociant.

Le ménage eut 6 enfants :

- a) Un Amédée mort très jeune
- b) Lucien, qui a dû naître en 1844 ou 1845
- c) Maurice (Sabin Alexis), né le 23 janvier 1845 à Alger
- d) Anna, ma grand-mère, née le 26 avril 1847 à Alger
- e) Ferdinand (Fierre Emmanuel), né le 1 Octobre 1848 à Alger
- f) Valentine, née en 1853

Quatre sur six sont morts avant d'avoir atteint l'âge de 24 ans!

Une lettre de l'oncle Pillet, imprimeur libraire, ancien juge au Tribunal de Commerce de la Seine, nous apprend que "l. révolution de 1848 qui a fait tant de victimes a porté à Amédée Bedel un coup terrible." La nature de ses difficultés n'est pas connue, mais une lettre écrite par lui d'Alger à sa femme alors à Marseille (1850 ou 1851) montre qu'il avait des problèmes de trésorerie, car le sort de traites de 500 et de 200 F le préoccupe beaucoup. A cette date, il s'occupe d'une exploitation de porcs au voisinage d'Alger, dont le gérant lu

donne des soucis. Il semble qu'il fasse aussi le commerce des charbons. Il est également le mandataire en Algérie de son cousin Ventre qui habite Marseille, mais a, semble-t-il, une propriété à Bab Hassem. Il est certainement soucieux de faire des économies. Il pense que 300 F suffiront à Emma pour la fin de son séjour à Marseille et la traversée. Il lui suggère de prendre des secondes (141 F au lieu de 180 F) et de se débrouiller, comme une de ses cousines l'a fait, pour se faire placer en première classe. Il est tout content de s'être entendu avec un créancier qui a accepté de recevoir 2000 F payables en 7 mois au lieu de 3000, mais il ajoute : "l'essentiel est maintenant de trouver les 300 F par mois et ce ne sera pas facile." Cependant, il termine ainsi sa lettre : " la foire de Marseille va s'ouvrir ; c'est une fameuse occasion de s'amuser pour nos chers enfants, fais à tous un petit cadeau pour moi."

Pendant ces années difficiles, Amédée cherche une nouvelle situation. La lettre précitée de l'oncle Pillet, qui n'est pas datée, a pour objet de recommander sa candidature à la Société des Paquebots de la Méditerranée. Elle fait état de recommandations semblables envoyées par "d'estimables négociants de Marseille, parents de sa femme, qui ont entretenu avec lui des relations commerciales et ont été à même d'apprécier sa droiture et ses aptitudes." Ces parents, c'étaient évidemment les Ventre et les Lafon qui faisaient commerce, les uns de laines et feutres, les autres de denrées coloniales. L'oncle Pillet concluait : "jeune encore, actif, intelligent, il pense se relever de son échec ; sa moralité et sa probité n'ont souffert aucune atteinte." Il semble que les Paquebots de la Méditerranée n'aient pas décidé d'utiliser les "éminentes qualités" d'Amédée. En tout cas, le 13 avril 1855, Anna Bedel vit toujours à Alger avec son père. Sa mère et Lucien habitent Marseille, peut-être chez les Plasse.

Un peu plus tard, probablement en 1856, Amédée Bedel habite Beyrouth avec sa femme et ses trois garçons. Il est agent des Messageries Impériales. Mais Anna vit toujours à Alger. Elle est pensionnaire dans un couvent, mais elle passe ses vacances, partie à Bab Hassem chez un ménage Vignolo, partie à Alger. Elle a eu un prix d'histoire et un accessit de grammaire. Elle espère rejoindre ses parents l'année suivante. Monsieur Vignolo qui se plaint de l'état de ses affaires et a obtenu un abattement de 65% de ses dettes, écrit que les dames du couvent n'ont pas renouvelé le trousseau d'Anna ; ses

vêtements sont devenus si étroits qu'il n'ose la faire sortir, et il a fallu un jour déboutonner son corsage pour qu'elle puisse manger. Il compte lui faire faire de nouveaux vêtements.

A Beyrouth, Amédée a placé ses trois fils (13, 11 et 9 ans) au collège des Jésuites.

En 1857, Emma Bedel quitte Beyrouth (pour Marseille probablement) avec son fils Lucien. Elle laisse les deux autres au collège de Beyrouth et bien qu'elle ne meure qu'en 1862, elle ne les reverra plus.

Sa seconde fille, Valentine, naît en 1858 (ou 1859).

En 1859, elle habite Paris avec Lucien, Anna et Valentine. Amédée Bedel semble être resté au Proche-Orient. Peut-être a-t-il perdu sa situation. En tout cas, cette année là, il en cherche une et sa mère lui suggère de rencontrer Jules de Lesseps car "on va commencer à s'occuper sérieusement du canal de Suez". Il est question pour lui d'un voyage à Alexandrie.

En 1860, Anna (13 ans) est en pension au couvent du Sacré Coeur de Paris ; son père vient la voir et lui fait faire une promenade au Bois de Vincennes. Pendant les vacances de Pâques, elle a été reçue par ses tantes Boisgard, Mauban, Edouard Bedel (où elle a joué avec sa cousine Laure) et chez une Madame Auguste. A sa mère qui vit à Marseille, elle écrit qu'elle aura tant à travailler pendant le mois de Juillet à cause de ses compositions "qu'il ne faut pas compter qu'elle lui écrive beaucoup." Elle travaille aussi son piano. Elle espère rejoindre sa famille pendant les grandes vacances ; "cela lui donnerait plus de courage pour le travail."

Il semble que Lucien soit maintenant à Beyrouth avec ses frères.

A la même époque, Edouard Bedel annonce à son frère Amédée qu'il tient à sa disposition 7 100 francs placés à 2%. Il ajoute "tu peux compter sur l'esprit d'économie d'Henriette (sa femme) pour ne pas laisser Anna faire d'inutiles dépenses. La chère enfant est un peu gaspilleuse et aimerait beaucoup voir renouveler souvent ses toilettes. Mais la tante est là pour l'arrêter dans ses écarts." Il ajoute toutefois qu'Anna ne leur donne que de la satisfaction et que Madame Auguste a trouvé beaucoup d'amélioration dans l'ensemble de sa tenue.

Les difficultés de trésorerie d'Amédée paraissent subsister. En remboursement d'une dette de 500 francs de son préposé Vignolo, il se fait envoyer par celui-ci un billet à

ordre à 3 mois dont il sait qu'il ne pourra être réglé à l'échéance ni même 6 mois plus tard ; il est d'accord pour renouveler ce bon deux fois, jusqu'à la récolte. Sur ce billet, il tirera les 500 F, solde de la pension de ses fils jusqu'à la rentrée des classes. Pour la nourriture et l'argent de poche de Lucien qu'on renvoie, semble-t-il, à Beyrouth, il enverra 300 F (il faut au moins 100 F d'argent de poche).

Il travaille "plus que jamais" pour arriver à liquider une succession (?) et mettre en train un procès. Il va comparaître devant des arbitres qui, étant compétents, apprécieront ce qu'il a fait dans cette affaire (?).

La famille lui a fait mille éloges d'Anna ; il a eu le coeur bien gros de la quitter.

. .
.

L'année 1862 est marquée par la maladie de sa femme Emma et sa mort le 6 octobre. Elle avait un cancer de la rate que le médecin de Napoléon III, Nélaton, avait diagnostiqué dès le début, mais les deux médecins consultants habituels croyaient plutôt à une péritonite. "Leur diagnostic erroné permit à Emma de garder confiance." De la fin d'août à la mi-octobre, Amédée a écrit très souvent à son beau-frère Charles Plasse de Marseille pour le tenir au courant, lui et sa mère, des progrès de la maladie. Dans la maison où vivait Amédée, 6, rue de Savoie, près du quai des Grands Augustins, se trouvaient sa femme, Lucien et Anna. Les deux cadets étaient toujours en pension à Beyrouth et Valentine, le bébé, était à Marseille chez sa grand-mère Sophie Plasse.

Les lettres décrivent en détail la longue agonie. La malade souffrait à la fois du ventre, très gonflé, et de ses escarres. On la soigna d'abord avec de l'onguent "sullitique" (?) et de la digitaline mais elle ne supportait pas ces médicaments et on se rabattit sur la quinine et des purgatifs. On soulageait la douleur venant des escarres en posant sur elles des serviettes humectées d'eau chaude. Une ponction faite dans l'abdomen fit sortir du sang et du pus. La malheureuse dormait très mal, devait sans cesse changer de position, poussait des cris aigus et, à la veille de sa mort était, au dire de son mari, devenue un "spectre vivant". "Je comprends, écrit

le pauvre homme, que l'on évite de tels spectacles." Une ancienne bonne restait jour et nuit auprès d'elle. Un jésuite nommé Gagarine, prince russe de surcroît, en partance pour le Liban, vint la voir pour être en mesure de donner de ses nouvelles à ses deux fils. Il fut convenu qu'une messe serait dite devant eux le 24 septembre pour sa guérison, et que le même jour, une autre messe serait dite à Jérusalem par un autre jésuite "très distingué" qui accompagnait son confrère.

"Les médecins, étonnés de la résistance de la mourante, disent qu'elle avait une constitution à durer cent ans et que cette résistance défie les investigations de la science la plus profonde." Emma est admirable de patience et de résignation. Elle a gardé toute sa connaissance jusqu'à la veille de sa mort et répétait sa prière favorite : "Donnez moi la force, grand Dieu, de supporter toutes les peines su'il vous plaira de m'envoyer." Anna, Lucien (ses enfants) et Auguste Pillet, son neveu, se relayaient auprès d'elle. A la demande de son beau-frère, il est convenu d'avance que c'est Auguste qui écrira aux parents de Marseille pour leur annoncer la mort. Celle-ci survint le 6 octobre. Trois jours après, Amédée reprenait la plume. Il a perdu celle qui ici bas était "sa fortune et sa gloire". C'est Lucien qui la tenait dans ses bras quand elle rendit son dernier soupir et qui eut la consolation de lui fermer les yeux. C'est lui aussi qui l'a placée dans son cercueil : "de la sorte nulle main profane n'aura souillé le corps de celle que nous aimons."

Suit la description de l'enterrement : "Assistance nombreuse et très émue"... "le convoi et le service étaient sur un pied fort honorable". Description de la décoration mortuaire du domicile et de l'église (St Séverin) "Mon cher cousin Pillet s'était chargé de régler pour moi tous ces tristes détails et bien entendu pour mon compte. C'est pour moi une bien douce consolation d'avoir pu surmonter tant de difficultés matérielles et d'être arrivé, sans assistance aucune, à procurer à ma femme tous les soulagements possibles, et enfin d'avoir entouré son nom et ses restes de tous les égards qu'elle méritait et que mérite la famille." Suit une phrase obscure sur le transfert éventuel du corps à Marseille, qui se termine par : "j'oubliais qu'à Marseille, on s'occupe peu des absents et on n'a guère le culte des morts." Il poursuit comme suit : "Emma sera d'en haut le guide et le flambeau de la famille sur lequel mon regard sera désormais fixé. Déjà, il semble que sa bonne influence se

fasse sentir sur ses enfants. Madame Pichard, bonne et excellente dame, amie de ma mère et jouissant d'un revenu de 50 000 F, m'a demandé Anna pour la garder près d'elle comme sa propre fille. Elle m'a fait cette demande, toute émue de la perte d'Emma et de la bonne action qu'elle accomplissait. Anna ira samedi à son nouveau domicile. Je n'ose fonder une grande espérance sur la résolution de Madame Pichard. Je la sais très influençable. Elle a un grand nombre d'enfants et de petits enfants tous riches, et je crains que cette détermination n'excite l'ombrage des parents. Quoiqu'il en soit, Anna ne sera pas laissée seule chez moi et cela me laisse le temps d'aviser! A un autre correspondant, il écrit à ce sujet : " Anna change une vie plus que modeste, médiocre, contre les habitudes de la vie riche et opulente, la société de personnes qui l'aiment et la divertiront. Je n'ai à lui donner que mon amour et les fatigues du ménage. Il y a bien là de quoi la consoler d'un éloignement qui peut avoir pour elle des résultats dans l'avenir. Quoiqu'il en soit, je suis seul, absolument seul. Lucien est retourné à son travail."

Il se plaint de n'avoir trouvé dans la lettre écrite à Lucien au nom de sa belle-mère aucun mot de sympathie pour lui. Il se demande si elle ne lui en veut pas de ne pas lui avoir écrit, mais "la douleur de cette mère est trop profonde pour que j'essaie de lui apporter la moindre consolation."

Ce malentendu fut dissipé un peu plus tard et il écrivit alors à sa belle-mère, que depuis son veuvage, il sent redoubler son amour pour elle. Amédée a reçu, par contre, une lettre de son fils Maurice (16 ans) écrite avant que la mort de sa mère ne lui fut connue, mais la pressentant. "Cette lettre ne me plait guère, elle est pleine d'idées mystiques."

De la lettre de sa belle-soeur, Sabine Carpiletti, il écrit : "Cette fois, cette chère soeur a été éloquente et vraie."

Il attend trois semaines pour écrire à ses fils en pension à Beyrouth. Il y fait un éloge chaleureux de leur mère qui "l'a soutenu pendant 20 ans à travers tant de vicissitudes. Nulle n'était plus digne qu'elle du séjour des bienheureux." Il leur annonce le séjour d'Anna chez Madame Pichard "qui est dans une grande position de fortune." Il l'a provisoirement accepté dans l'intérêt de sa fille. Comme elle habite le même quartier, il la voit souvent.

Dans une seconde lettre, il se dit heureux de voir ses fils chercher dans l'accomplissement de leurs devoirs, des

consolation§ à leur affreux malheur. "C'est un bien grand malheur pour des enfants, pour des filles surtout, dont l'éducation reste à faire, d'être privée de leur mère."

Une lettre du supérieur des jésuites donne des nouvelles des deux orphelins : "Maurice se fortifie dans sa résolution (prendre les ordres ?) et exprime de forts beaux sentiments. Il a trop d'application au travail et on est obligé de modérer son ardeur. Ferdinand fait des progrès; son style a le caractère, la forme même, arabe; il est concis, expressif et ses maîtres en augurent bien."

A Marseille, Valentine, après avoir séjourné chez sa tante Lafon, est revenue chez les Flasse.

Lucien vient d'être augmenté. Il va gagner 1500 F par an "Avec cela, il pourrait se tirer d'affaire, ayant sa famille à Paris dans laquelle il est très apprécié."

°°°

J'ignore la durée du séjour d'Anna chez "l'excellente Madame Richard." Celle-ci voulait-elle vraiment la traiter comme sa fille, ou s'agissait-il simplement de recueillir l'orpheline pendant les premiers mois de son deuil ? Les enfants et petits-enfants se sont-ils opposés à une adoption officielle ou officieuse ? Nous ne le saurons sans doute jamais. En tout cas, deux ans plus tard, en 1864, Anna habite Alexandrie, où elle tient le ménage de son père et de Valentine sa soeur. Celle-ci était une enfant assez peu normale. Très tôt on déplore qu'elle soit "aussi peu avancée pour son instruction." A l'occasion de sa première communion à Marseille en 1869 (à 16 ans), Corinne Rolland écrit : "je ne sais si elle a compris ce qu'elle faisait ", et quelques mois plus tard, Lucien écrit à sa soeur que "Valentine est une merveille au point de vue physique mais que son esprit ne veut pas se développer."

Vers 1872, Valentine est à Marseille chez sa tante Lafon et son oncle Flasse; peut-être Anna, qui a fait un séjour en France à la même époque, l'a-t-elle emmenée avec elle et ses filles ?

Elle mourra le 19 juillet 1873 à Alexandrie.

Lucien écrit à Edouard à cette occasion : "Il y a longtemps que je ne me faisais plus aucune illusion sur son état, mais j'espérais qu'on la garderait encore quelques années."

Malgré le peu de développement de son intelligence, elle se savait destinée à une mort précoce et elle avait accepté son sort avec une assez singulière résignation. Elle sera restée pour nous toujours à peu près incompréhensible avec ses réflexions, tantôt naïves, parfois aussi ne manquant pas d'une certaine profondeur semblant dénoter qu'il y avait parfois chez elle de véritables éclairs d'intelligence."

Au dire de la tante Boissard, Amédée Bedel avait occupé à son arrivée en Egypte "une position avantageuse" mais l'avait perdue. Elle espère que son ami Dervieu (le banquier associé à Antoine Gallo) pourra l'aider à se recaser.

En tout cas, en janvier 1866, l'Egyptian Commercial and Trading C° informe son personnel par une circulaire que Monsieur Amédée Bedel, inspecteur en chef, est chargé de l'inspection de toutes ses agences en Egypte.

Je ne sais rien des affaires qu'il avait à traiter, mais comme il a fait de fréquents voyages en Haute Egypte, où il séjournait notamment à Assiout, on peut penser qu'il s'occupait du commerce du coton.

A la fin de sa vie, il paraît avoir été assez à son aise. Il disposait à sa mort d'un capital d'environ 112 000 F. dont la moitié en bons du Trésor Egyptien. Il avait placé 25 000 F en commandite dans la maison de Banque AMIC-GALLO et avait acquis un millier d'actions de l'Egyptian Commercial and Trading C°, son employeur. Ses revenus ne devaient pas être négligeables; les commissions ou appointements qui lui restaient dus à sa mort atteignaient 7 700 F.

Le récit du mariage d'Anna avec Edouard Amic sera fait dans le chapitre suivant. Je résumerai auparavant la vie des autres membres de la famille Bedel, de 1856 à 1870.

En 1866, la tante Boissard, qui a une campagne à Soisy-sous-Etioles, annonce la mort de la belle-soeur d'Amédée, la femme de son frère Edouard. Celle-ci laisse un enfant de 5 ans, Emile, "que son pauvre père gâtera probablement, car, en vieillissant, on devient faible et souvent les enfants en profitent, surtout quand la différence d'âge est de 50 ans."

Edouard Bedel quitte Montmartre en 1867 pour habiter rue Pavée St André, près des Pilet. Le petit Emile est mis en nourrice et ne retrouve sa famille que deux ans plus tard; "il est charmant, sans être très joli"; sa tante pense qu'il est du côté de sa mère. On retarde son retour de la campagne parce qu'il a la gourme et qu'on craint que "le changement d'air (de Sarcelles à Paris !) n'arrête ce petit écoulement qui est une très bonne chose"; d'après Laure Bedel, sa soeur, il s'est bien fortifié à la campagne. Laure travaille beaucoup sa musique; elle donne des répétitions mais ne sera professeur en titre que vers 1869. En 1868, elle passe 7 semaines pendant l'été chez une de ses élèves, en Lorraine. Elle y a pris 5 livres et se serait passée de ce supplément de poids. Depuis, elle fait beaucoup d'exercice. Avec la reprise des classes, elle a repris son "collier de misère", mais les élèves affluent heureusement. Elle joue la comédie, quai des Grands Augustins; elle tient les emplois de soubrettes et "d'ingénues bien portantes et pas desséchées".

•
•

De 1866 à 1868, Lucien Bedel (23 ans en 1866) a habité Le Caire où il logeait dans un petit appartement. Sa tante Boissard le plaint de vivre seul alors que, dit-elle, "la vie de famille est tout pour lui". Ses fonctions ne sont pas connues. Comme il fait état dans une lettre de la nécessité de ma présence à une distribution de prix, on peut penser qu'il est professeur dans un collège; toutefois, il envisage de passer 3 semaines à Alexandrie en janvier, février 1867. Faute de trouver pour lui en Egypte une situation d'avenir, son père se demande en 1868 s'il ne ferait pas mieux de revenir en France faire son droit. C'est une idée qui plait beaucoup à sa cousine germaine Laure Bedel qui écrit alors à Anna : " Je voudrais bien le voir et même l'embrasser (Honni soit qui mal y pense). Mon père se réjouit de posséder son neveu. Mais mon oncle (Amédée) ne pense pas

toujours le lendemain ce qu'il a décidé la veille. Je crois qu'un jeune homme a plus de chances de réussite quand il a fait son droit. Mon oncle ne peut craindre les inconvénients de la vie d'étudiant avec une nature aussi solidement trempée que celle de Lucien et je crois que la famille, sans chercher à le surveiller comme un enfant, chercherait à lui rendre le devoir plus facile en l'accueillant et en l'aidant comme il mérite de l'être. Enfin vous êtes meilleurs juges que nous et vous savez mieux ce qu'il est possible de devenir en Egypte, que nous, pauvres casaniers." Visiblement elle fait tout ce qu'elle peut pour que la décision soit prise d'envoyer Lucien à Paris, mais elle assure qu'elle n'est pas pressée de se marier, "car les arts (la musique) y gagneront quelque chose." Néanmoins, si on lui trouve un sosie d'Edouard Amic qui voudrait d'une parisienne bien portante, elle prie Anna de le lui faire connaître.

Enfin la décision est prise et Lucien s'installe à Paris. Il s'inscrit à la faculté de droit mais travaille aussi pour gagner sa vie, d'abord chez un avoué où il apprendra la procédure, puis chez un agréé où il se familiarise avec les affaires commerciales. La tante Boissard écrit qu' "il a l'air bien raisonnable et qu'il a grande envie de se créer une position". Elle regrette qu'il soit fort rare.

Il semble avoir eu davantage de rapports avec plusieurs membres de la famille Amic habitant Paris : Auguste et Baptiste Amic, Richard Gallo, les Grandguillot. En 1868, Théophile et Marie Grandguillot écrivent que Lucien est un charmant garçon qu'ils seraient heureux de voir souvent. Il leur a appris à jouer à la mouche, ce qui les a bien amusés. Théophile trichait comme à son habitude, écrit sa femme, et Lucien en aurait été scandalisé si elle ne l'avait pas prévenu.

°
°

De 1866 à 1869, les deux fils cadets d'Amédée, Maurice et Ferdinand ont vécu au Caire; Ferdinand était encore dans un collège; un peu plus tard il fit du commerce; son acte de décès le qualifie de négociant. J'ignore la profession de Maurice; son décès n'a pas été déclaré à l'état-civil.

Les deux frères étaient daltoniens et, d'après la tradition familiale, on ne s'en était aperçu que très tard, quand l'un d'entre eux avait acheté une cravate verte la croyant rouge. J'avais peine à croire que les parents n'eussent rien remarqué plus tôt, mais en fait, ils avaient été complètement séparés d'eux pendant plus de 5 ans. Quoi qu'il en soit, René et moi avons au moins un chromosome commun avec ces deux garçons qui ne paraissent pas avoir été des aigles.

Dans une lettre du 8 décembre 1866, pour féliciter sa soeur Anna de son mariage, Ferdinand écrit qu'il est peiné de ne pas avoir assisté à ses noces et donne comme raison que c'était son intérêt et qu'Anna comprendra le reste (?). D'autre part, il a attendu quelques semaines pour lui écrire "afin que sa lettre lui parvienne quand le calme sera revenu, de sorte qu'elle y fasse alors un peu plus attention." Il l'assure que malgré leurs anciennes et continuelles disputes, il ne l'a pas oubliée. Il décrit son voyage en dahabieh du Caire à Assiout qui a duré 12 jours à cause des vents contraires. Il en a été très content; il a fait beaucoup d'exercice, participé au halage du bateau, fait des marches de 3 et 4 heures avec son père. Il occupe une des deux chambres de la dahabieh.

D'après les parents parisiens, ces voyages en Haute-Egypte sont pour Amédée une grande fatigue. La tante Boissard, toujours moralisante, s'étonne que Ferdinand ne soit pas revenu à son école et "qu'il perde ainsi un temps précieux."

Le 26 Mai 1869, Ferdinand tombe malade de la petite vérole. Son père vient passer 5 jours à son chevet, puis rassuré par les médecins qui croient la maladie terminée, rentre à Alexandrie. Six jours plus tard, le 6 juin, Ferdinand meurt. Les chaleurs ont amené des accidents alors qu'il était en voie de guérison. "Un oedème du poumon est survenu par suite de l'interruption des fonctions de la peau et de l'excès de gaz carbonique qui en est résulté. Sous un tout autre climat, il aurait été sauvé. Le pauvre enfant s'est évanoui sans avoir eu conscience de son état. Le médecin l'a saigné; il n'est sorti que quelques gouttes de sang; les sinapismes les plus violents n'ont produit aucun effet." Son père poursuit : "Ferdinand se faisait chaque jour meilleur et plus affectueux; courageux, résigné à tout; il aurait accepté les positions les plus pénibles dans son désir d'être un jour utile aux siens. Il savait se passer de tout."

L'enterrement eut lieu au Caire "sous une tempête de vent de feu" (45° à l'ombre). Jamais Amédée n'avait eu aussi chaud, même pas le jour du choléra en juin 1865. Malgré cette chaleur, "toute la colonie française et bon nombre d'amis de toutes nationalités ont suivi le convoi (25 voitures)." Ces témoignages de sympathie furent pour le père "une précieuse consolation". Aussitôt après l'enterrement, Amédée ramena Maurice à Alexandrie "pour ne pas le laisser plus longtemps dans ce foyer d'infection variolique où il a prodigué ses soins à son frère." Il voulait le faire vacciner, mais, à peine arrivé à Alexandrie, Maurice tombe malade à son tour, et il faut renoncer à la vaccination. Après une éruption de boutons, des maux de tête, de grandes souffrances, du délire, il meurt le 17 juin. "Comme il croyait que je suis sceptique, "écrit Amédée à Lucien, "il a profité d'une de mes absences pour réciter une prière. Il m'a dit qu'il avait été franc-maçon mais qu'il n'avait assisté à aucune séance. Le père Bernard, seul franciscain français vivant à Alexandrie, est venu lui donner les derniers sacrements." Amédée n'accompagna pas le corps à l'église parce que, dit-il, "il craignait de se donner en spectacle". Il alla coucher chez Edouard et Anna, à qui il avait interdit de venir voir le mourant afin d'éviter la contamination. Le lendemain, on vaccine toute la famille, mais cela ne rassurera pas Corinne Rolland qui, écrira-t-elle, "craint la vaccination plus que la contagion". Le jour de l'enterrement, le cortège comprenait plus de 50 voitures et Amédée dut trouver là une nouvelle "consolation"; il écrit : "jamais cousin n'a été suivi d'autant de monde".

Je terminerai ce chapitre par les dernières indications que donne la correspondance sur les membres des familles Boissard et Plasse. Elles sont de plus en plus rares. A diverses reprises Lucien Bedel se plaint du "silence obstiné" de ses parents de Paris et de Marseille.

La "bonne tante Pillet" reste jusqu'à sa mort prodigue de conseils. Son fils Auguste "a guéri d'une bronchite à force de purgatifs et de bons soins". La fille Marie rêve d'abord d'entrer au couvent, "ce sera un grand bonheur pour moi", écrit-elle au printemps de 1864. Elle se mariera pourtant en 1868 et annonce qu'une de ses amies a épousé un avocat "blond, très religieux et très aimable". Tous sont allés écouter les sermons de Semaine Sainte du Père Félix; l'amie a une soeur "qui n'est pas mariée et qui a pourtant 22 ans". Une autre amie de 17 ans dit qu'elle n'a pas envie de se marier. Les Pillet ont une "campagne" à Triel, où Anna séjournera en 1872.

Blanche Mauban n'attend toujours pas d'enfant et sa grand-mère craint que Dieu ne lui refuse le bonheur de devenir bis-aïeule.

En 1868, Estelle travaille pour la patrie, ainsi que Marie Brasseur (autrement dit, elles attendent un bébé).

En 1868 aussi, la tante Boissard perd son mari après 50 ans de vie commune.

Dans une lettre de 1867 (ou 1868), la tante Boissard parle à Anna d'un cousin Alexis (?) qui a eu un prix au Conservatoire et "a été engagé à l'Odéon à 1800 F. Le pauvre garçon pensait faire sensation, mais on juge qu'il a encore beaucoup à apprendre. Il a débuté dans le Cid où il a été plus que médiocre. Espérons qu'avec le temps, il arrivera. Il y va de son avenir".

Les rapports avec la famille Flasse furent un peu plus suivis, notamment parce que ses membres habitaient Marseille.

En 1869, Lucien écrit que l'oncle Charles est encore très soucieux de "sa position". Sa femme attend un quatrième enfant; il dit que "ses enfants sont sa consolation dans ses soucis, tout en participant à leur augmentation".

En 1875, Lucien de passage à Marseille, note qu'il y a trouvé la famille en bon état, mais bien vieillie depuis son dernier passage onze ans plus tôt : "La tante Lafon ressemble à s'y méprendre à notre grand-mère (Sophie Flasse, née Salina). Marie Lafon a un garçon et une fille; ils ont un petit air levantin qui leur va fort bien".

Trente ans plus tard, mon père et ma mère trouvèrent installé à Madagascar Georges Flasse, le fils de Charles, qui les accueillit très cordialement. Le même Georges Flasse nous reçut à Paris, René et moi, dans les années 1924 à 1929. Une de ses filles, Henriette, épousa Jean Lacroze, un de mes camarades de promotion, et plus tard encore j'ai retrouvé celui-ci directeur général des Ets Labesse, dont la Cie de la Marine détenait une part du capital.

Enfant, j'ai reçu des leçons de piano de Valentine Dupré, qui était une Lafon. C'était visiblement pour elle une corvée, comme pour moi.

Les rapports avec les Ventre (ou Vente, car une partie de cette famille voulut ne pas conserver un nom aussi vulgaire) se sont poursuivis longtemps. Jean Roger Ventre, père de neuf filles et un garçon, nous a fait une visite à Caen en 1930.

DEUXIEME PARTIELa famille AMIC avant 1866Chapitre ILes aïeux d'Edouard Amic, mon grand-père

Ils appartiennent aux familles ROSSI, GALLO, HAYES et AMIC

- A - Famille ROSSI

- L'arrière grand-père d'Edouard Amic dans cette branche est Jean ROSSI, né avant 1760. "Il était facteur de coton". Il épousa Thérèse GONDOUSE et en eut au moins trois enfants :
- 1) une fille, Marie, née en 1782, qui mourut le 3 juin 1806 à 24 ans.
 - 2) un fils, Jean Rossi II, né à Smyrne en 1786, qui, vers 1811, épousa Agnès BONNET, née en 1789, et en eut un fils Louis Gabriel, né en 1817. Je pense qu'il est aussi le père de Catherine ROSSI, née en 1812, seconde femme de Joseph Amic car un des rares renseignements que j'ai trouvés au sujet de cette Catherine est qu'un Antoine Bonnet était son oncle maternel; la tradition familiale rapporte d'ailleurs qu'elle était cousine de Sophie Gallo, la première femme de Joseph. Si mon hypothèse est exacte, elles étaient même cousines germaines.
 - 3) une fille, Françoise, née en 1785, qui épousa vers 1804 Jean Daniel Gallo et en eut une fille Sophie, née en 1805, première femme de Joseph Amic, mon arrière grand-père.

A 46 ans Jean Rossi II était encore commis; six ans plus tard il est dit courtier de navires.

Il mourut en 1854 à Smyrne où il habitait dans le quartier Ghiazal el Mahad.

Il y eut bon nombre de Rossi à Smyrne entre 1750 et 1900. J'en ai recensé une quarantaine appartenant à, au moins, cinq branches, sans lien connu entre elles. Elles n'étaient peut-être pas toutes parentes avec la nôtre. La plus "arrivée" avait pour chef un Philippe Rossi, né à Salonique en 1756, mais français, car il fut en 1795 "premier député de la nation

Il avait des attaches à Marseille où une de ses filles est née et où il était établi comme courtier en 1820; mais il était plus tard revenu à Smyrne poursuivre sa carrière de courtier, et il y mourut le 12 octobre 1831.

Un de ses contemporains, Jacques Rossi, mort en 1818, était d'origine corse d'après son acte de décès; mais, à cette date, la Corse était rattachée à la France depuis une cinquantaine d'années. Quoi qu'il en soit, tous les Rossi de Smyrne étaient français en 1800. Ils étaient le plus souvent négociants, courtiers et souvent courtiers de marine, courtiers de change aussi.

- B - Famille GALLO

Le grand-père d'Edouard Amic dans cette branche est Jean Daniel Gallo, né en 1778. C'était un médecin et il fut directeur de l'hôpital néerlandais de Smyrne. La tradition familiale le dit d'origine corse; mais il me paraît à peu près certain qu'il a eu la nationalité hollandaise. Dans une de ses lettres, datée de février 1870, Auguste Amic écrit que ses cousins Gallo feraient bien (en raison de la défaite de la France) de redevenir citoyens des Pays-Bas. A la même époque Anna Amic écrit qu'"au fond Antoine Gallo (fils de Jean Daniel) n'est pas Français." D'autre part, il n'y a dans les archives du consulat français de Smyrne aucun acte d'état civil concernant les Gallo. Par contre, sur l'acte de décès d'Antoine Gallo enregistré à Alexandrie en 1895, il est indiqué que ses parents étaient français; mais ces actes qui font état des déclarations de témoins plus ou moins bien informés sont sujets à caution; j'en ai d'autres exemples. Quoi qu'il en soit, il est certain que les Gallo avaient moins d'attaches en France que les Amic et qu'entre eux ils parlaient souvent italien.

Jean Daniel Gallo épousa en premières noces une veuve Schulz, née Wilkinson, dont il eut au moins cinq enfants. Je ne citerai qu'une fille, prénommée Saroula, qui épousa un Charnau. Quelques quarante ans plus tard, une demi-soeur d'Edouard Amic épousa un sien cousin, Charles Charnaud, qui descendait donc probablement du précédent. Les Amic tutoyaient Charles Charnaud.

Jean Daniel Gallo devenu veuf épousa ensuite, vers 1804, Françoise Rossi dont j'ai parlé ci-dessus. Il en eut, entre 1804 et 1812, au moins cinq enfants, tous nés à Smyrne, semble-t-il.

- 1) Sophie, née en 1805, épousa en 1827 Joseph Amic, non arrière grand-père, dont il sera question plus loin. Elle mourut en 1838 à 33 ans, après lui avoir donné sept enfants.
- 2) Antoine Gallo, né en 1807, est l'arrière grand-père de Joujou et Pierre Grandguillot, ainsi que de Jeanne et Maurice Rolland.
- 3) Ignace Gallo (dit Barba Nazio - c'est-à-dire oncle Ignace) naquit en 1808. Il resta célibataire et mourut en 1881.
- 4) Joseph Gallo naquit en 1812. Il semble avoir travaillé au percement du canal de Suez.

Jean Daniel Gallo fut tué à Smyrne au cours d'une émeute le 21 août 1818, à l'âge de 40 ans.

En 1825, son fils Antoine, âgé de 18 ans, quitta Smyrne pour s'installer à Alexandrie où il est successivement courtier, puis banquier. Il en sera beaucoup question dans la suite de ce récit. Associé aux MM. DERVIEU il dirigera une des plus importantes banques d'Egypte, commanditée par le Khédivé.

En 1838, il a épousé Virginie Hambar, originaire de Malte; elle avait alors 21 ans et lui donna en dix ans sept enfants, dont je parlerai plus tard.

Ignace rejoignit en Egypte son frère Antoine à une date que j'ignore. En 1864, il est dit commerçant à Alexandrie. Il mourra en 1881. C'était un bon géant qui logeait chez son frère.

Joseph, par contre, habitait encore Smyrne en 1838; il était qualifié de courtier de marine et mourut en 1871, à Alexandrie.

- C - Famille HAYES

L'arrière grand-père d'Edouard Amic dans cette branche est un Anglais : Anthony Hayes. De 1746 à 1760 il fut secrétaire de l'ambassadeur d'Angleterre à Constantinople, puis Consul à Smyrne. Il assura en 1775 et 1776 l'intérim de l'ambassade de Constantinople, puis revint à Smyrne. C'est lui sans doute qui a signé en 1786 l'acte de baptême d'Antoine Amic, son petit fils. Il est fait mention aussi dans nos archives d'un Samuel Hayes, défunt en 1832, dans la maison duquel, sise à Hournabat près de Smyrne, logèrent leur vie durant, Elisabeth et Minica (?) Amic.

Anthony Hayes avait une fille, Anne Marie Françoise, née à Smyrne en 1760, qui épousa en 1784 mon trisaïeul Jean René Amic, dont il sera question plus loin. Elle mourut à Marseille en 1800 à 40 ans.

- D - Famille AMIC

Le plus lointain de nos ancêtres Amic qui me soit connu est Marcellin Amic, né à Bouc, petit village proche d'Aix-en-Provence, en 1638, il a épousé Elisabeth Chaudoin, dont il eut cinq enfants et est mort à Bouc en 1724 à 86 ans. Né la même année que Louis XIV, il est mort 9 ans plus tard. C'est le grand-père du grand-père de mon arrière grand-père.

Un de ses fils, notre aïeul, Pierre Amic, né à Bouc en 1687, devint maître chirurgien. Il eut au moins six enfants, nés entre 1712 et 1731, dont je citerai seulement deux : Claude et Antoine Amic.

Claude né en 1721, mort après 1782, s'expatria. Il vécut à Constantinople. C'est là sans doute qu'il épousa Marie Lhomaka (1740 - 1824) demi-soeur de la mère des deux frères Chénier; André, le poète guillotiné en 1794, et Marie Joseph, l'auteur dramatique, nés respectivement en 1762 et 1764.

Claude Amic revint en France, peut-être dès avant 1775, car sa fille, Magdeleine, naquit à Bouc cette année là. Celle-c

mit au monde le 14 avril 1797 Adolphe Thiers, successivement "révolutionnaire" en 1830, ministre de Louis Philippe en 1840, chef du pouvoir exécutif en 1871 et "libérateur du territoire" en 1873. Le 13 mai 1797 elle épousa Louis Marie Thiers, le père de son enfant.

Antoine Amic, notre aïeul, l'aîné du Claude dont je viens de parler, n'a pas eu une descendance aussi célèbre. Il est né en 1716 à Bouc, et, lui aussi, quitta sa famille, mais il s'en alla moins loin. On le retrouve maître apothicaire à Nevers où il épousa en 1748, à 32 ans, Etiennette Petit, de huit ans sa cadette. Pierre Amic, son père, n'assista pas au mariage, mais il l'autorisa par procuration. Le père de la mariée était marchand, son frère Jean aussi. Parmi les amis de la famille cités dans les actes d'état civil on trouve un épicier, un drapier et un médecin.

• Antoine et Etiennette ont eu six enfants, dont les naissances s'échelonnent de 1749 à 1755. Le seul dont je connaisse la vie est Jean René Amic, grand-père de mon grand-père. Il est né à Nevers et s'expatria comme, à la génération précédente, son oncle Claude. Il me paraît plausible qu'il ait rejoint celui-ci en Orient.

(C'est entre 1751 et 1755 que l'orthographe AMIC a été adoptée; auparavant on écrivait AMICO).

En 1784, Jean René habite Smyrne et épouse Anne Marie Françoise Hayes précitée, fille du consul d'Angleterre. Il en eut au moins huit enfants, dont les naissances s'échelonnent de 1785 à 1796. Ce n'est qu'en 1795 qu'il s'avisa de déclarer les cinq premiers à l'Etat-Civil. Son désir, écrit-il, est "de faire reconnaître sa famille dans la qualité de Français afin que ses enfants puissent jouir de tous les droits que leur assigne leur naissance". Il produit à cet effet les actes de baptême établis par les capucins curés de St Polycarpe "paroisse des Français et autres catholiques à Smyrne".

Il en ressort, en particulier, qu'en 1790 il était premier député de la Nation et en 1796 député du commerce. Dans le petit monde des colonies étrangères de Smyrne, c'était donc, lui aussi, un personnage. Les amis de la famille qui signent les actes de l'état-civil qui le concernent sont des négociants français (plusieurs originaires de Marseille), un consul de Russie.

Il paraît vraisemblable que Jean René revint en France vers 1797 : sa femme meurt à Marseille en 1800. Lui-même mourut à Paris en 1826. Je ne sais rien des trente dernières années de sa vie.

•
•

• De ses quatre fils et filles, tous nés à Smyrne, seule la vie de mon arrière grand-père Joseph Amic peut être retracée avec quelque détail.

Mais voici d'abord le peu que je sais de ses frères et soeurs :

- 1) Elisabeth Françoise Pauline, la soeur aînée, née en 1785, ne se maria pas et mourut en 1836 à Bournabat, petit village près de Smyrne.
- 2) Antoine Amic, né en 1786, aurait eu, d'après une tradition familiale, un fils qui serait mort "aux Amériques".
- 3) Jean Paul et Frédérick, nés en 1791, étaient jumeaux; le second est mort en 1812 à Bilbao; vraisemblablement il était soldat ou officier dans les armées de Napoléon I.

CHAPITRE II

Joseph AMIC (mon arrière grand-père) et ses enfants jusqu'au mariage d'Edouard, mon grand-père.

Joseph Amic, mon arrière grand-père, naquit le 21 septembre 1790. Je pense qu'il a été soldat de Napoléon, comme son frère Frédérick, car, dans un acte, il est qualifié d'ancien militaire. Peut-être est-il revenu en Orient aussitôt après la chute de Napoléon. Il a certainement habité Constantinople et dans l'île de Lesbos (que les Français appelaient alors Metelir). En 1882, ma grand-mère Amic s'est réfugiée avec ses enfants à Metelin parce qu'il y avait là des parents de son mari, dont j'ignore le nom de famille.

Quoi qu'il en soit, c'est en 1827 seulement qu'on retrouve Joseph Amic à Smyrne où il épouse le 10 septembre Sophie Gallo dont il a été question plus haut. En onze ans, de 1827 à 1838, elle lui donne sept enfants; l'aîné, Charles, meurt à l'âge de 3 ans. Elle-même meurt à Boudjea le 15 mai 1838, 15 jours après la naissance du dernier. Boudjea est un village près de Smyrne où le ménage s'était installé en 1835 ou 36. Une nichée de six enfants, dont l'aînée, Caroline, a 9 ans, posait évidemment des problèmes. C'est sans doute pour les résoudre qu'après un an et quelque de veuvage, Joseph Amic épouse Catherine Rossi, déjà citée, cousine de sa première femme et âgée de 28 ans. Elle lui donnera cinq enfants, échelonnés de 1841 à 1848, et elle lui en aurait peut-être donné d'autres, s'il n'était pas mort de la peste, peu après la naissance de son dernier fils.

De ces douze enfants, trois sont morts entre 3 et 22 ans, trois entre 34 et 37, deux entre 43 et 54, quatre entre 67 et 76 ans. La moyenne de leurs durées de vie est de 43 ans. C'est de cinq d'entre eux que descend la bande de cousins que nous sommes : Rolland, Malcor, Rizzi, Mallard, Amic et Grandguillot.

Quelle était la profession de Joseph Amic ? Ce n'est pas très clair. Il fut agent des Messageries à Metelin. A Smyrne il est qualifié de négociant ou de commerçant. Il semble avoir fait de longs voyages. C'est en tout cas la raison qu'il donne

pour avoir déclaré avec 15 mois de retard la naissance de son fils aîné; il est absent en 1843 et 1844, lors de la naissance de deux autres de ses enfants.

Après son second mariage il se logea de nouveau à Smyrne, mais abandonna définitivement cette ville en 1844. La tradition familiale rapporte que ce fut à la suite d'une émeute. Il paraît s'être d'abord replié sur Metelin. En tout cas, c'est là qu'en 1845 est né Baptistin Amic, l'avant-dernier enfant, mais, en 1848, le dernier, Auguste, naît à Alexandrie et c'est aussi dans cette ville, la même année, que meurt Joseph - atteint, dit-on, de la peste.

Voilà donc privée de son chef une famille de onze enfants dont l'aînée a 19 ans, la mère ou belle-mère 36 ans. Comment a-t-elle vécu ? Il me paraît peu probable qu'elle disposait de ressources personnelles suffisantes et la tradition familiale rapporte qu'elle fut très aidée par Antoine Gallo, déjà établi en Egypte comme je l'ai dit, qui était frère de la première femme de Joseph Amic, cousin germain de la seconde. Il assumait la tutelle des onze enfants Amic, alors qu'il avait déjà quatre enfants (après avoir perdu une fille en bas âge). Deux autres vont lui naître encore : Richard en 1849 et Oscar en 1851. Pour aérer toute cette nichée d'enfants, Antoine Gall acheta en 1850 une "campagne" située au bord du canal Mahmoudieh, dans la banlieue d'Alexandrie. Plus tard (au moment de ses difficultés financières?) il abandonnera sa maison d'Alexandrie pour vivre toute l'année à "la campagne".

Pendant 69 ans ce fut le lieu où se retrouvaient les dimanches et les jours de fête les membres de la famille. Marie Gallo la vendit en 1919 "le quartier étant devenu impossible".

L'aînée des enfants de Joseph Amic, Caroline, que l'on appela tante Caro, se comporta comme une mère pour ses frères et soeurs, ainsi que pour les enfants d'Antoine Gallo, ses neveux, quand celui-ci perdit, en 1852, sa femme Virginie. Son rôle s'alourdira encore en 1857 quand sa belle-mère, Catherine, mourra à 45 ans laissant quatre enfants de 14 à 9 an

Bien plus tard, en 1891, tante Caro, restée célibataire, prendra en charge ses neveux Pierre et Marie Gilly, orphelins de mère puis, deux ans plus tard, de père aussi.

Revenons aux années 1850; la mort continue à frapper la famille de Joseph Amic : En août 1851, Jacques Constantin, fils aîné du second lit, meurt à Smyrne à l'âge de dix ans. Je suppose que d'Alexandrie on l'avait envoyé passer quelque temps chez ses cousins Rossi. En juillet 1852 c'est le second enfant du premier lit, Frédérick, qui disparaît à l'âge de 22 ans. Dans son acte de décès il est qualifié de commis. Désormais c'est Edouard, mon grand-père, âgé de 20 ans, qui est le chef de famille.

Le même titre de commis lui est donné en 1854 sur la "carte de séjour" délivrée par le Consulat de France à Alexandrie pour lui-même, sa mère, ses cinq frères et ses trois soeurs.

Je ne dispose de presque aucun renseignement sur les années suivantes. En 1857, Catherine, seconde femme de Joseph Amic, meurt comme je l'ai déjà dit. Le décès survint au Caire; il fut déclaré par des témoins étrangers à la famille et fort mal renseignés sur la généalogie de la défunte. Il y a là un petit mystère, mais peut-être Catherine est-elle tout simplement morte au cours d'un bref voyage.

Suit une période de quatre ans, 1858 - 1861, sur laquelle je ne sais rien.

..

En 1862, les enfants de Joseph Amic s'échelonnaient de ~~14~~ à 14 ans; les deux fils les plus âgés, Edouard et Henry, gagnaient leur vie, le premier comme courtier de banque, le second comme caissier de banque; je ne serais pas étonné que ce fût dans la banque d'Antoine Gallo. Les deux fils les plus jeunes, Baptistin et Auguste (17 et 14 ans) étaient encore à charge. Quant aux filles, elles étaient d'âge à se marier, ainsi que leur cousine Marie Gallo.

Le hasard avait alors réuni à Alexandrie trois Français venus de la Métropole, d'origines assez diverses, qui s'étaient liés d'amitié et qui étaient reçus dans la famille Amic - Gallo où on les appelait "les trois Français" :

Le plus âgé, Marius Malcor (40 ans), était Toulonnais, Commissaire de la Marine, il avait été envoyé à Alexandrie en 1860 par son Ministère pour assurer le transbordement à travers l'isthme égyptien du matériel nécessaire au corps expéditionnaire français en Chine. Il fallut pour cela décharger et recharger en cinq ans une centaine de navires.

Jules Rolland (39 ans), était marseillais et dirigeait depuis 1858 l'agence d'Alexandrie de la Maison PASTRÉ de Marseille.

Le plus jeune, Théophile Grandguillot, un Normand de 33 ans, était secrétaire de ce Ferdinand de Lesseps qui voulait relier la Méditerranée à la Mer Rouge. Grâce à l'amitié du Khedive Saïd, de Lesseps avait obtenu, en 1856, la concession du canal de Suez à une société dont l'Egypte était le principal actionnaire. Les travaux avaient commencé en 1859.

La famille Amic n'augurait rien de bon de cette entreprise; la tradition rapporte qu'elle crut d'abord que les deux mers n'étaient pas au même niveau et que le canal serait en fait un torrent dévastateur. Plus tard, elle refusa d'acheter des actions du Canal parce qu'elle pensait que la hausse du cours des actions survenue au moment de l'inauguration du canal (1869) serait suivie d'un effondrement rapide. Elle se repentit amèrement par la suite d'avoir manqué ainsi l'occasion de faire fortune. Mais Jules Rolland considéra toujours Ferdinand de Lesseps comme un aventurier (tout en reconnaissant que le Canal était une belle oeuvre). C'est pour cette raison peut-être que Théophile Grandguillot s'en sépara dès 1862, aussitôt après avoir épousé Marie Gallo, fille d'Antoine, âgée de 23 ans, et s'installa à Paris.

La même année, Marius Malcor épouse Elise Amic (26 ans) et en 1864, Jules Rolland épouse Corinne Amic (29 ans).

Conformément au règlement, Marius avait demandé au Ministre de la Marine d'autoriser son mariage. Il lui indiquait que la dot d'Elise serait de 26.000 francs, à quoi s'ajouterait un trousseau de 4.000 francs. Autant que je puisse en juger par ce que j'ai trouvé dans les archives du Ministère de la Marine, les dots des femmes d'officiers à cette époque étaient de cet ordre de grandeur. Cela impliquait que les belles familles fussent assez fortunées. Si la famille Amic était à cette époque capable de doter de cette façon les cinq filles à marier elle était déjà bien à son aise.

L'avis donné par le consul de France à Alexandrie sur l'opportunité du mariage semble le confirmer. Il écrit au Ministre que la famille Amic "est des plus honorables et jouit de la considération la plus méritée. Les qualités de Mademoiselle Amic la font rechercher dans les premières réunions de la ville".

Le ménage Malcor a deux enfants en Egypte, Louis et Jean, nés en 1863 et 1864. Ce sont les premiers de la nouvelle génération.

En 1864, Anaïs Amic (âgée de 21 ans seulement) épouse Charles Charnaud, un cousin (du côté Gallo). Il est riche, il possède, semble-t-il, une "maison de commerce" dont les affaires ne semblent pas avoir été brillantes mais n'ont pas entamé trop gravement sa fortune. Il peint des tableaux de marine de grande surface, aux cadres dorés, et aussi des jeunes modèles moins austères. Il passera avec sa femme de longs mois chaque année en Europe. Ils n'eurent pas d'enfants.

En 1865, Marius est nommé à Marseille; sa mission en Egypte paraît terminée, mais il a demandé son retour en France, en invoquant des raisons de santé. Il est nommé à Marseille. La même année, fortune faite (à 42 ans !), si on en croit la tradition familiale, Jules Rolland se retire lui aussi à Marseille. Il y gèrera une "maison de commerce" qui, en 1867, de son propre aveu, marche aussi bien qu'il peut le désirer. Il lui naît,

en 1865, un fils, Pierre; le second, Paul, père de Mamette, naîtra en 1870.

Vers le même temps, (entre 1863 et 1866 ?), les Théophile Grandguillot ont un fils, Maurice, qui vivait encore en 1870, mais mourut peu après d'une tuberculose osseuse.

TROISIEME PARTIELe ménage d'Edouard AMIC et d'Anna BEDEL

(1865 - 1899)

Chapitre ILe mariage

En 1863 ou 1864, Anna Bedel arrive à Alexandrie avec son père Amédée. Les familles Amic et Bedel entrèrent en contact peut-être simplement parce qu'elles faisaient toutes deux parties de la "bonne société" française d'Alexandrie. Toutefois, Amédée Bedel se dit le vieil ami de Monsieur Dervieu dont la banque a accueilli comme collaborateur, puis associé, Antoine Gallo, et ensuite certains des fils Amic, dont probablement Edouard. Tout ce monde se retrouvait à "la campagne" d'Antoine Gallo, dans la banlieue d'Alexandrie, au bord du canal Mahmoudieh.

C'est à la fin de l'année 1865, qu'Anna (19 ans) et Edouard (33 ans) s'éprennent l'un de l'autre.

Voici trois billets qui ont été conservés; deux datent des fiançailles, le troisième est un peu postérieur au mariage :

- 1) Anna à Edouard : "Je suis vraiment bien contrariée que vous ne puissiez venir avec moi à la campagne. J'espérais que je vous posséderais durant quelques heures. J'espère que vous me réservez ce plaisir pour ce soir. J'irai à la campagne avec Ferdinand; envoyez-moi la voiture à midi. Votre photographie ne me plait pas beaucoup; je n'y reconnais pas les yeux de mon cher Edouard. Votre bien affectionnée". Sur une feuille jointe : "je profite de cette occasion pour envoyer un million de baisers à mon cher Edouard".
- 2) Edouard à Anna : "Je profite de cette occasion pour te dire encore une fois que je t'aime et je ne rêve qu'au doux moment qui doit unir nos destinées. Ton bien affectionné pour la vie".
- 3) "Ma chère femme, mon cher ange, mon bien, idole de mon coeur une bonne et grande nouvelle : notre affaire est terminée au Caire à notre avantage. Tiens le secret. Vive ma femme qui me porte bonheur !".

Les fiançailles ont dû être annoncées au début de juin 1866

et les lettres de félicitations arrivent :

11 Juin - Marie Grandguillot à Edouard : "Je suis heureuse que les quelques mots d'encouragement que je t'ai dits cet hiver aient produit leur effet. D'ailleurs, il était difficile de ne pas reconnaître toutes les qualités de Melle Anna.

Le même jour - Théophile Grandguillot à Edouard : "Tu fais bien d'attendre pour te marier que les affaires prennent une meilleure tournure". Comme le mariage a eu lieu à peine cinq mois plus tard, faut-il conclure que sa situation s'est améliorée rapidement ou bien que les fiancés n'ont pas voulu attendre davantage ?

Le 10 août - Anaïs Charnaud, en séjour à Paris chez les Grandguillot, à Anna : "Puisque vous désirez que votre ménage soit du genre Charnaud, je me réserve à mon arrivée de vous donner quelques petits conseils utiles pour que vous ne lâchiez pas la bride qui doit conduire monsieur mon frère. C'est peut-être prétentieux à moi".

Le 7 septembre - Marie Pillet à Anna : "Merci de m'avoir envoyé une photographie de ton fiancé. Il a un front large et très découvert qui dénote une grande intelligence et, avec l'intelligence, on peut arriver à tout".

Le 30 septembre - Madame Boissard à Anna (Elle avait indiqué à Anna la somme qu'elle affectait à son cadeau de mariage et lui avait demandé comment l'employer) : "Tu ferais bien de ne consacrer aux dentelles que les 2/3 du cadeau et utiliser le reste pour un achat moins frivole. Si tu préfères une garniture en dentelle noire, tu l'auras, mais je t'avertis qu'ici, on en porte beaucoup moins aux bals; c'est peut-être différent à Alexandrie. Ta tante Pillet m'a montré la liste de ton trousseau. La raison n'a pas tout à fait présidé à ton choix. Tu aurais pu augmenter pour les choses solides et raisonnables et diminuer les objets qui passent de mode. Tu sais mieux que personne ce qu'il te faut à cette occasion; tout dépend du luxe de la famille dans laquelle tu vas entrer. Il faut agir d'après les conseils de ton père. Quant à ton futur mari, sois bien persuadée que tous les hommes aiment trouver de la raison et du bon sens dans la femme qu'ils ont choisie. On ne gagne leur confiance qu'en leur prouvant qu'on la mérite. Mais assez parle raison; je finirais par t'ennuyer. Au vu de la photographie

de ton futur mari, nous l'avons trouvé très bien, surtout parce qu'il a l'air bon garçon, bien franc, bien loyal. Il a eu la bonne pensée de mettre quelques mots derrière cette image, c'est peu de chose, mais cela m'a fait grand plaisir". Elle se préoccupe ensuite du sort de Valentine : "Redouble de zèle pour obtenir quelques progrès. Que va-t-elle devenir quand tu quitteras la maison ? Songe que ton devoir est celui d'une soeur mère. Je vois que ton futur mari a compris ce côté à merveille et a su rendre heureuse sa protégée. Il te guidera".

Le 6 octobre - la tante Pillet à Anna (Amédée lui avait envoyé 2948 F. pour payer une partie du trousseau, non compris les toilettes qui ont coûté plus de 1000 F.) : "J'ai trouvé toutes les toilettes charmantes et délicieuses. Maintenant, ma chère enfant, parlons de ta position. Tu vas faire un acte des plus graves; pénètre-toi bien des devoirs qu'exigera un sacrement aussi grand. Prie ce jour-là Dieu pour ta pauvre mère afin de t'accorder d'être aussi bonne et vertueuse qu'elle. J'ai trouvé très bien la composition de ton trousseau, mais j'ai pensé dans ton intérêt de supprimer le nombre des jupons garnis que j'ai remplacés par 6 chemises de plus pour compléter tes trois douzaines".

Le 18 novembre (veille du mariage) - Antoine Gallo à Anna Bedel : "Ma nièce Caroline (Amic), votre belle-soeur et notre bien aimée à tous deux, vous remettra de ma part un cadeau à l'occasion de votre mariage avec mon bon et brave neveu Edouard comme un faible gage de mon attachement pour votre personne".

Après le mariage, viennent de nouvelles félicitations et des conseils :

Le 30 décembre 1866 - Lucien à Anna : " Je félicite Madame Amic (Anna) de la façon dont elle s'acquitte de son rôle de maîtresse de maison ".

Le 2 février 1867 - tante Boissard à Anna (Elle lui a fait don de 1000 F.) : "Ton mari a su guider ses frères et soeurs par ses conseils; j'espère qu'il en sera de même pour sa femme. Il faut que tu deviennes une bonne petite femme de ménage et d'intérieur, douce et gaie, mais sérieuse au besoin... N'oublie pas ce que tu as appris; entretiens ton esprit par de bonnes lectures utiles et agréables... N'oublie pas que tu dois guider

Valentine. C'est ton devoir. Tu es encore bien jeune pour être un parfait mentor, mais ton coeur te viendra en aide ".

Le 3 février 1867 - tante Pillet à Anna : "Il paraît que tu as reçu de magnifiques cadeaux. Je suis persuadée que par tes prévenances et ton amabilité, tu sauras reconnaître tout ce que l'on a fait pour toi. Ta pauvre petite soeur n'est pas aussi satisfaite car il paraît que le jour du mariage, elle a eu bien du chagrin. Je suis persuadée que tu rempliras auprès d'elle les soins d'une mère et d'une bonne soeur. Je te vois aussi bien heureuse dans ta délicieuse petite maison où tout est prévu. Je t'engage à la maintenir en bon état ".

Elle rend compte des dépenses qu'elle a faites :

- couturière	1218 F
- cordonnier	58 F
- modiste	69 F
- trousseau	<u>1096 F</u>
	2441 F.

Le 11 mars 1867 - Amédée à Maurice son fils : "Je sens mon affection pour Anna grandir chaque jour à mesure que je comprends mieux qu'elle n'est plus à moi.

•
•

Il semble que Edouard Amic ait trouvé une "bonne position" au début de 1867. Dans les actes de l'Etat-Civil, il se fait qualifier de banquier. Je pense qu'il était à la banque Dervieu Gallo, mais j'ignore quelles étaient ses fonctions.

En 1867, Henry Amic et Annie Gough ont un fils, Charles (que l'on appellera Charley), Marius Malcor et Elise Amic une fille, Marie.

Cadeaux reçus par Anna le jour de son mariage19.XI.1866

	Donateur
Un collier en or avec croix en diamants	Ed Dervieu
Un collier en or avec médaillon	Mme veuve Pellet
Une paire de boucles d'oreilles	Henry Amic
Une montre en or	Baptistin Amic
Une bague en diamants	Alfred Gallo
Une bague saphir	Jules Rolland
Un bracelet syrien	Ignace Gallo
Une broche pensée	Marius Malcor
Un écrin contenant un livre de messe, un porte-monnaie et un porte-carte	Anaïs Charnaud
Une parure complète en diamants et perles	Antoine Gallo
Une pelisse	Caroline Amic
Une paire de bracelets arabes	S Ruyssemy (témoin) consul de Hollande
Une paire de boucles d'oreilles amethystes	Mme Ross
Un bracelet rubis	Joseph Marinetti
Un bracelet turquoises perles	Albert Lanvau
Un éventail	Cesare Pinto

Cadeaux reçus par Edouard

Un service Christophle de table de 24 personnes (en ruolz)	Didier Dervieu
Boutons de manchette	Edouard Dervieu
Un service d'argent pour 12 personnes	Antoine Gallo
Deux réchauds, un plateau	Jules Rolland

Dans cette liste écrite par Edouard :

saphir est écrit Zafir

améthyste est écrit Emetiste

CHAPITRE IIAnnées 1868 - 1872

Le 29 avril 1868, Anna accouche d'une petite Emma qui meurt le même jour. Le 10 mai, en lui envoyant ses condoléances pour la mort du bébé, Marie Brasseur qui venait de se marier, ajoute : "Je suis heureuse que tu aies un bon mari; tu sais donc ce que c'est que le bonheur sur la terre".

Au début de l'été 1868, Edouard et Anna s'en vont à Paris après avoir laissé Valentine à Marseille chez sa tante Lafon. Ils logent chez Théophile Grandguillot qui a une maison avec un jardin où on laisse le petit Maurice "jouer le plus longtemps possible pour qu'il prenne des couleurs et de l'appétit".

Les Amic rentrent en Egypte à la fin d'août; Anna est de nouveau enceinte. Le 8 septembre, Marie Grandguillot écrit à "Nanette" que sa maison est vide depuis leur départ. "Théo est inconsolable de ne plus avoir personne à taquiner". Faute de mieux, il envoie à Anna et Edouard quatre lettres qui se veulent humoristiques, où notamment il plaisante fortement la maigreur d'Anaïs Charnaud et d'Esther Amic, et la recherche d'un mari par celle-ci. Esther l'a surnommé "Buffone Teofilo".

Le 28 novembre 1868, la tante Boissard commente le même voyage : "Tes petits malaises sont une leçon pour toi de bien te soigner si tu avais un autre enfant. Tu as l'air d'en désirer; j'aimerais que tu attendes un an pour te fortifier. Ton mari a plu à toute la famille par sa franchise et son air de bonté".

Mais en décembre, Anna fait une fausse couche (et c'était un garçon !).

En mai 1869, elle est de nouveau enceinte. Sa grossesse est attristée par la mort en juin à 12 jours d'intervalle de ses deux frères, Ferdinand et Maurice, dont j'ai parlé plus haut.

Enfin, le 2 février 1870, Edouard et Anna ont leur premier enfant, une fille qu'ils appelleront Emma, comme le bébé mort en 1867 et comme la mère d'Anna. Elle fait l'admiration de tous.

Le 4 avril, Elise Malcor, soeur d'Edouard, meurt à Marseille laissant trois orphelins. Charles Charnaud écrit alors à son beau-frère Marius : "Dans ce monde nous ne sommes que pour souffrir; notre tâche est d'adoucir l'existence des plus faibles; Anaïs restera en France tout l'été. Notre seul bonheur est maintenant de procurer tous nos soins à ces chers enfants que nous aimons comme s'ils étaient à nous". Marius confia ses deux filles à Anaïs qui les emmena à Alexandrie où elles vécutrent trois ans, et l'aîné Louis, âgé de 7 ans, aux Jules Rolland.

En juillet 1870, Napoléon III déclare la guerre à l'Allemagne. Certains la sentaient venir depuis plusieurs années. Dès 1866 Baptistin Amic, qui n'avait que 21 ans et était probablement influencé par l'opinion de ses aînés, écrivait de Paris après avoir vu la foule enthousiasmée par les victoires françaises en Italie : "Ceci présage une nouvelle guerre plus terrible que les précédentes". Comme les Gallo et plusieurs de ses enfants du second lit, il prend ses distances par rapport à la France et aux Français et il conclut " Crepati tutti, pourvu que nous autres nous ayons paix et tranquillité". Il ressort de la correspondance que sa soeur Caroline était, au contraire, bonapartiste et patriote, et son frère cadet August s'est même engagé volontairement en 1870.

A la déclaration de guerre les hommes de la famille qui habitaient alors en France furent mobilisés : Herold Gallo qui est officier, Richard son frère, seulement caporal et Lucien Bedel, probablement aussi Théophile Grandguillot, qui signe le 29 septembre une carte postale de Hérold et Richard envoyée par ballon de Paris assiégé. On y lit : "Paris est superbe, admirable d'énergie et de patriotisme. Ses 500.000 défenseurs ont le doigt sur la gâchette, attendant avec calme les attaques prussiennes annoncées.

Mary Grandguillot s'est repliée à Marseille près de ses cousins Rolland et Malcor, avec son père Antoine Gallo et son bébé Maurice. Anaïs Charnaud, qui veille sur ses nièces orphelines Jeanne et Marie Malcor, s'y trouve aussi; mais en décembre elle s'embarquera pour Alexandrie avec les deux petites filles. En octobre, Corinne Rolland met au monde son second fils, Paul père de Mamette.

Auguste Amic est arrivé à Toulon fin septembre et, grâce à Marius Malcor, a pu s'engager pour la durée de la guerre comme matelot. Le récit de ses campagnes est donné en annexe. Il participera aux combats de janvier 1871 sur la Loire à Briare, Gien et Sancerre.

Richard Gallo fut fait prisonnier à l'un des combats dans la banlieue de Paris.

Vers la fin du siège de Paris, Anna écrit à son frère Lucien : " Ton père te voit à la tête de toute l'armée et tous les canons dirigés contre toi; je ne crois pas ta position aussi dangereuse mais je suis inquiète moi aussi. A Alexandrie, les Français sont très abattus et fort tristes. La famille Amic est plus exaltée que personne. Le pauvre Monsieur Gallo (64 ans) a complètement perdu la tête. Il dansera une fameuse carmagnole si l'on fait la paix, car en somme il n'est pas français et doit peu se préoccuper du sort de la France, pourvu que ses fils quittent l'habit militaire".

Le 28 février 1871, Edouard Amic écrit à Lucien : "L'armistice vient d'être signé ! Quelle paix ! Une seule chose bonne : pouvoir vous écrire librement. Quant au reste, je n'en dis rien car j'ai la rage dans le coeur".

Auguste éprouvait la même peine. Il annonce même qu'il va voter contre la ratification du traité de paix. Il incrimine l'impéritie des généraux français et le manque de courage de trop de soldats, des mobiles en particulier. Mais il remarque aussi que ce n'est pas lui qui contribuera au paiement des cinq milliards de francs exigés par l'Allemagne.

• •

Grâce aux nombreuses lettres de cette époque on peut faire aussi le point sur les membres de la famille habitant Alexandrie. Ce sont Edouard Amic, sa femme et la petite Emma; Henry Amic, sa femme et leurs deux aînés (Charley et Alice); Baptistin Amic, Caroline Amic et Esther, célibataires; trois fils d'Antoine Gallo, Alfred, Edmond et Oscar et ses deux frères Barba Nazio et Barba Josef; une petite cousine des Gallo, Adèle Seme enfin Amédée Bedel et sa fille Valentine; Charles Charnaud.

Au premier anniversaire d'Emma, les Edouard invitent ses quatre cousins et cousines : Charley 4 ans, Alice 2 ans, Jeanne Malcor 7 ans, sa soeur Marie 4 ans; et en outre, trois enfants Dervieu et trois fillettes Schutz. Edouard prévoit qu'ils feront à eux dix "un bruit infernal".

Anna, au quatrième mois de sa quatrième grossesse, se porte bien. L'enfant naîtra le 15 juillet 1871, ce sera Henriette, ma mère, qui fut d'abord déclarée sous le prénom de Renée.

Cinq mois plus tard, Henry Amic eut aussi une fille qu'il prénomma Corinne, comme sa soeur, l'épouse de Jules Rolland.

Pendant la nuit du 10 octobre 1871, Amédée Bedel a une attaque et, le jour suivant, il rédige son testament.

Anna et Edouard, avec leurs deux filles, se rendent en France à la fin de juin 1872, semble-t-il. Edouard va pour affaires à Londres et en Suisse. Anna juge indispensable son voyage à Londres "où il était nécessaire qu'il se fasse connaître". Ce voyage a peut-être quelque rapport avec le grand emprunt négocié par Thiers en Angleterre pour payer les cinq milliards de francs dûs à l'Allemagne, car Anna parle de la venue à Paris d'un Monsieur Speer qui doit séjourner jusqu'à la fin de l'emprunt. Anna écrit à Edouard : "A Londres, comme à Paris, tu es toujours dehors et tu ne vois rien. Pourquoi ne vas-tu pas à Epsom (où les Bedel avaient des parents) ?". Elle l'approuve de s'être fait faire à Londres "des habits" et ajoute : "Je ne vois rien à te demander; fais-moi une petite surprise, si tu veux, pour moi et les enfants, quelque chose d'utile, mais rien de cher surtout".

Anna, ses enfants et Amédée logent quelque temps 84, rue de Passy, chez Lucien. Amédée n'est pas bien portant, ses jambes sont enflées. "La bonne Mary Grandguillot fait préparer chez elle deux chambres pour qu'Anna y vienne en cas de malheur". Amédée meurt le 6 août 1872, d'une maladie de coeur compliquée sur la fin par un oedème au poumon. De Passy, Anna alla passer quelques jours à Triel chez sa tante Boissard d'où

elle écrit à Edouard : "Emma (2 ans) est charmante; les tantes ne cessent de répéter qu'elle est superbe, faite au tour. Elle est très sage et aimable avec tout le monde. Titine (Henriette 1 an) profite bien de son séjour à la campagne. Il me semble qu'elle a meilleure mine. Elle est bien amusante". La mauvaise mine d'Henriette ne l'a pas quittée de toute sa jeunesse; plus tard, on l'appellera "Jaunisson", Anna raconte qu'Emma a embrassé une lettre de son père, mais dans une autre lettre, elle écrit : "Emma ne t'a pas réclamé un seul instant; que les enfants sont ingrats, mon Dieu ! ".

Cet été là (1872), les Grandguillot vont en vacances à Biarritz et Anaïs Charnaud retourne à Marseille où Valentine Bedel habite chez sa tante Lafon.

LA GUERRE de 1870 TELLE QUE Auguste AMIC L'A VÉCUE

En 1870, Auguste Amic, demi-frère de mon grand-père Edouard, avait 22 ans. Fin septembre il quitta sa famille d'Alexandrie pour la première fois de sa vie, et vint à Toulon s'engager pour la durée de la guerre comme simple matelot. Il n'avait pas fait de service militaire.

Nous avons de lui une trentaine de lettres qui s'échelonnent du 15 octobre 1870 au 24 mars 1871.

Il fut d'abord caserné sur un navire de guerre, où à l'en croire, il était heureux parce qu'il ne faisait presque rien et pouvait aller coucher en ville presque tous les soirs; mais bientôt on l'affecta à un bataillon installé dans le fort du Grand Saint-Antoine où on lui faisait faire l'exercice à longueur de journée. Lever à six heures, déjeuner à 6 h.1/2 avec du café et du tafia, dîner à 10 heures, suivi d'un repos, souper à 17 heures d'une soupe seulement.

Le 17 novembre, il part avec la 2^e compagnie du 5^e bataillon de Marine pour Vierzon; le voyage en chemin de fer prend 34 heures. Un petit corps de troupe est alors constitué qui est composé de deux bataillons de Marine (1500 hommes), un escadron de dragons (500 hommes), deux batteries, l'une de canons de 4, l'autre de canons de 8. Il semble que les fantasmes n'avaient guère que des armes blanches.

Le détachement est à Sancerre le 24 novembre, le 27 à St Satur, un village voisin; le 9 décembre il arrive à Bourges Auguste admire la cathédrale et notamment "les statues taillées dans le marbre de l'édifice."

A Bourges, les marins assurent un service d'ordre, et ramassent les fuyards de l'armée de la Loire, des mobiles pour la plupart. Auguste blâme leur lâcheté mais les plaint car "ils sont déguenillés, les souliers percés; ils ont des figures

de déterrés, travaillés par la faim et le froid".

Le bataillon cantonné à Henrichemont du 30 décembre au 10 janvier (avec un intermède à la Chapelle), puis à Sancerre; enfin, il arrive au contact des "Prussiens" à La Charité-sur-Loire; il participe à la reprise de Briare le 14 janvier, de Chatillon et de Gien le 15. Le 24 janvier il se replie sur Neuvy, puis sur Thou et enfin Pousseaux le 6 février.

L'armistice avait été signé le 27 janvier et Paris s'était rendu le 2 février.

A la mi-février, le bataillon d'Auguste est envoyé à Bordeaux pour assurer la protection de l'Assemblée Nationale. Auguste a trouvé là des familles amies qui le reçoivent fort bien.

A la mi-mars il fut renvoyé à Toulon pour y être démobilisé. Il séjourna quelques jours à Marseille et s'embarqua le 1^{er} avril pour Alexandrie.

°
°

Pendant ces sept mois il avait mené la vie d'un simple matelot, transformé bientôt en fantassin. D'après ses calculs il fit 397 kilomètres à pied. Il connut d'abord la vie de garnison, puis le service en campagne avec ses allées et venues, peu compréhensibles pour le troupiier, qui se terminèrent par quelques journées de combat.

Cependant il côtoya quelquefois la grande histoire, notamment au moment de ces combats dont, malheureusement, nous n'avons pas le récit.

Auparavant, le 14 octobre à Toulon, il assista à une émeute. Des matelots qui avaient insulté leurs officiers ayant été punis, des meneurs soutenus par un journal, le Progrès du Var, avaient organisé une réunion publique au Vieux Théâtre pour protester contre ces sanctions. Le préfet maritime fit emprisonner, quelques heures avant qu'elle ne se tienne, un sergent fourrier nommé Lorrin, considéré comme le chef des rebelles. La réunion fut houleuse. On y décréta l'arrestation du préfet et la foule vint manifester devant la Préfecture maritime en poussant de grands cris.

Elle fut dispersée par les gendarmes qui chargèrent baïonnette au canon. La commune fit battre la générale et la garde nationale se porta avec le peuple devant la Préfecture. Elle fut dispersée par une seconde charge des gendarmes qui provoqua une débandade immédiate; mais trois ou quatre cents matelots mutins ramassèrent les armes que les gardes nationaux avaient jetées "pour se sauver plus vite", et se lancèrent à l'attaque ils furent repoussés par une troisième charge qui, celle-là, fit quelques blessés. Auguste, qui était en permission, observait le spectacle "à l'abri d'un arbre". Au cours de son récit il blâme tour à tour les matelots indisciplinés, le préfet maritime trop porté aux sanctions et les Toulonnais lâches devant les baïonnettes.

A cette époque il n'était pas trop fier d'être matelot car, écrit-il, ils ont mauvaise réputation. Selon lui, son costume bleu au tricot blanc rayé de bleu et son col bleu lui donnaient l'air canaille; mais quelques semaines plus tard, gagné par l'esprit de corps, il se félicitera d'appartenir au bataillon de marine et n'aura que mépris pour les autres armées tout spécialement pour les mobiles.

A Bordeaux où il montait la garde devant l'Assemblée Nationale, il vit passer et repasser devant lui les grands hommes de l'époque : Gambetta, Jules Faure, Ernest Picard, Pelletan, Rochefort, mais il ne s'attarde que sur "notre cher parent Thiers, ce petit bout d'homme à la forte tête"; il assure que celui-ci ressemble à sa soeur Caroline. "Hormis la taille, tout y est, et surtout le moral", mais je me demande s'il n'éprouve pas cela pour taquiner sa soeur qui, étant bonapartiste, ne devait pas aimer Monsieur Thiers.

Enfin, à la veille de son embarquement pour Alexandrie, il assiste aux émeutes à Marseille le 23 mars. Voici ce qu'il en écrit à son frère Edouard : "Marseille est actuellement en révolution. Le gouvernement de Paris (la Commune) a été acclamé avec enthousiasme. Les révolutionnaires se sont emparés de la préfecture et de tous les postes de la ville; le préfet, le général et le Maire sont prisonniers avec un bon nombre de fonctionnaires." On sait que c'est Marius Malcor, beau-frère d'Auguste, qui réussit à faire évacuer la préfecture par les émeutiers. Le même soir Auguste assista à une réunion populaire

à l'Eldorado de la Plaine St Michel où, comme les autres, il a crié "Vive Paris".

..

Ces épisodes historiques mis à part, les lettres sont intéressantes par la description de la vie militaire, par les réflexions que les événements font faire à la jeune recrue et par l'évocation nostalgique de sa vie passée en Egypte, au sein d'une famille nombreuse et très rassemblée. Il n'y a pas de lettre où il n'évoque son chagrin d'être séparé des siens et dans beaucoup il demande qu'on le rappelle au bon souvenir d'une longue liste de parents et d'amis. Il recevra d'ailleurs bon nombre de lettres, principalement de son frère Edouard, de sa soeur Corinne et du mari de celle-ci Jules Rolland. Henri Amic qui avait la réputation de n'écrire jamais lui envoie une lettre, Esther lui envoie une médaille de Notre-Dame de la Garde.

Toutes ces lettres sont attendues avec impatience.

Auguste se désole quand elles tardent trop à lui parvenir. Pour fêter l'arrivée de la première lettre de Corinne il se paie "un bon déjeuner à 25 sous" composé de deux oeufs au plat, une côtelette, fromage de chèvre, confiture de poires, une pomme, le tout arrosé d'un vin de pays à six sous le litre.

A plusieurs reprises il relate qu'il passe ses heures de garde à évoquer la vie de ses deux familles d'Alexandrie et de Marseille, qu'il se sent alors tout proche d'elles et "y trouve le bonheur".

Ces évocations nous font connaître les petites particularités de ses frères et soeurs : Baptistin ne dit rien, Henri fait de la musique, Edouard grince des dents la nuit, Esther sermonne Baptistin ou cligne des yeux et opine sur la déplorable situation des affaires, Caroline manifeste son impatience du manque de nouvelles de France, Anaïs débite des histoires.

Ceci dit la vie militaire est loin de lui déplaire. Comme il se doit, il traite de "brutes" ses sous-officiers tout en reconnaissant d'ailleurs qu'ils le laissent tranquille. Il est en bons termes avec ses officiers - d'origine bourgeois comme lui. S'étant lié d'amitié avec un de ses camarades, il lui fait astiquer son fournement, fourbir sa carabine et son sabre moyennant la cession tous les dix jours d'un paquet de tabac de trois sous.

Il n'aime pas du tout les transports par chemin de fer dans les wagons à boeufs ou à chevaux (six chevaux ou trente hommes) où on est assis sur des bancs larges de 20 centimètres (il y a passé trente quatre heures pour aller de Toulon à Vierzou), mais quand il a un bon camarade près de lui le voyage est supportable.

Pendant un mois il ne s'est pas deshabillé et a couché sur un peu de paille dans des greniers glacés, mais comme il est heureux quand, exceptionnellement, il peut dormir dans un bon lit!

Il a eu d'abord quelque répugnance à manger dans la gamelle commune, mais il a fini par s'y faire. Il a appris à préparer ses repas lui-même et se juge même excellent cuistot.

Ayant toujours vécu en Egypte il supporte très mal le froid qui fut, je crois, particulièrement rigoureux cet hiver. A Bourges il découvre la neige pour la première fois de sa vie et écrit à ses parents : "C'est très beau, mais encore plus froid que beau". Il découvre aussi sans plaisir les glissades sur la glace et déplore que les habitants jettent leurs eaux usées par les fenêtres, de sorte qu'elles accroissent l'épaisseur de la glace sur les trottoirs et les chaussées. Des soldats qui campaient en plein air à Bourges ont été gelés. Auguste souffre cruellement de l'onglée et instruit sa famille égyptienne de ses effets..

Toutefois, il lui écrit aussi : "Il y a quelque chose de surnaturel qui me pousse à prendre gaiement, comme elle vient,

"la misère " et ailleurs : "La nouvelle vie que je mène ne me dégoûte pas du tout; je suis mû par un ressort patriotique".

Celui-ci se manifeste d'abord par la haine et le mépris des "Prussiens", les envahisseurs par qui les villes et villages qu'il traverse ont été bombardés et pillés; (En représailles contre des actions de francs-tireurs, des maisons de Gien ont été démolies), qui imposent aux communes de lourdes contributions de guerre et prennent en otages les notables.

Il enrage de constater que de petits détachements allemands suffisent pour s'emparer de localités importantes. Il maudit Bismarck, le responsable de cette guerre, s'impatiente de ne pas s'être encore battu et se promet de tuer tous les "Prussiens" qui lui tomberont sous la main. Je ne sais s'il le fit, mais il assure que les matelots français ne faisaient pas de prisonniers.

Il considère d'ailleurs que les "Prussiens" sont des lâches, arrogants dans le succès, mais prompts à prendre la fuite quand ils n'ont pas la supériorité du nombre, et, quand ils sont faits prisonniers, suppliant qu'on ne les tue pas.

Il explique leurs succès militaires par l'impéritie des généraux français et le manque de courage des mobiles. S'il n'y avait que des matelots dans l'armée française la guerre serait vite gagnée.

Jusqu'à la fin il espérera un miracle d'abord de l'armée de la Loire, puis de celle de Bourbaki "sur laquelle reposait toutes nos espérances". Ce n'est que quelques jours avant l'armistice qu'il commence à comprendre que la guerre est perdue.

A l'annonce de la capitulation de Paris le 2 février, il écrit : "J'en ai pleuré de rage et de douleur", et plus loin : "Si l'on fait la paix c'en est fait de la France, de son prestige et de son rang de grande nation. Les Orléans et les Bourbons n'en voudront pas et la République tant désirée subira le sort des précédentes".

Il est sûr que Marius Malcor pense comme lui, mais se demande ce que pense Jules Rolland. Il imagine la consternation de Caroline, sa soeur, mais remarque que "c'est son coquin de Napoléon qui nous a menés là."

Le 8 février il votera contre l'acceptation des conditions d'armistice, sûr toutefois d'avance que la majorité des Français préférera mettre fin aux combats. Il aurait voulu poursuivre la guerre à outrance.

Son patriotisme le surprend lui-même et il s'excuse d'employer "ce grand mot". En Egypte, écrit-il, il ne se sentait pas tellement français. C'est la guerre qui a révélé son attachement à la France.

Comme cela s'est passé en 1940, les Français vaincus cherchaient parfois à cacher leur peine sous une ironie amère. C'est ainsi qu'Auguste écrit que les cousins Gallo feront bien de reprendre leur ancienne nationalité hollandaise qu'a gardée une autre cousine, Adeline Semal, et que lui-même revenu en Egypte aura l'avantage de ne rien payer des milliards qu'on exige de la France.

Chapitre IIIAnnées 1873 - 1875

Le 3 Mai 1873, Henry Amic a un quatrième enfant Sarah qui mourra très tôt. Le 15 Juillet, Anna Amic met aussi au monde une fille Suzanne. Cinq jours plus tard, sa soeur Valentine Bedel meurt à l'âge de 25 ans. Dans la lettre qu'il écrivit à Edouard peu après, et dont j'ai déjà cité un passage, Lucien le remercie des soins qu'il a donnés à Valentine et le dispense de tout compte de tutelle. En 11 ans, Anna et lui avaient perdu leur père, leur mère, deux frères et une soeur. Lucien, à l'annonce de cette mort, n'a pas eu le coeur d'aller dîner chez les Grandguillot qui l'avaient invité avant qu'elle ne fut connue. Il déclare que ceux-ci lui ont envoyé une carte de condoléances ainsi qu'Antoine, Alfred et Hérold Gallo, et qu'il ira leur faire une visite.

Cette même année, Marius Malcor se fait mettre en congé de six mois et séjourne à Alexandrie avec son fils Louis. Le motif officiel de ce voyage est un procès concernant une cimenterie qui lui appartient. Je suppose qu'il s'agissait d'une affaire où toute la famille Amic était intéressée. A la fin de ce séjour, il ramène ses deux filles à Toulon, siège de son nouveau poste.

En 1873, la carrière d'Edouard Amic paraît avoir été à son zénith. Dans les actes d'Etat-Civil, il se fait qualifier de banquier, et je pense qu'il est un des gérants de la banque Dervieu Gallo devenue Amic Gallo, dont il détient d'ailleurs une part de commandite, acquise par son beau-père. Le 23 Décembre 1872, il avait été nommé juge assesseur près le tribunal consulaire de France en matière pénale. Vers la même époque, il est élu député des colons français d'Alexandrie et en sera le premier député en 1874. Le Khédive lui a d'autre part décerné une décoration. Mais il semble que dès 1873, le vent commence à tourner et que ce soit lié au départ d'Egypte de la famille Dervieu. Une première lettre non datée, écrite de Marseille par Esther Amic à Anna, la félicite de son prochain emménagement dans la maison Dervieu et ajoute qu'Edouard et toute la famille de Marseille en sont très contents. Mais dans une lettre du 18 Juin (1873 ?) envoyée aussi de Marseille par Esther à Anna, on lit : "L'indécision de l'oncle (Antoine Gallo) m'effraie. Edouard doit se tourmenter

beaucoup. J'espère que Monsieur Dervieu et l'oncle, après tant de promesses et de blagues, ne laisseront pas Edouard sans rien. Je dois vous dire que j'ai toujours trouvé les Français blagueux mais il y a des exceptions."

A la fin de 1874, Edouard annonce qu'en 1875, il ne demandera pas sa réélection comme député de la nation. Est-ce en raison de la détérioration de ses affaires, ou est-ce parce qu'il était critiqué par un groupe d'électeurs pour avoir invité les membres de la colonie française à une cérémonie religieuse, et pour n'avoir pas démissionné quand le Khédive l'avait décoré, décoration qui, au dire de ses détracteurs, "l'empêchait de remplir consciencieusement sa mission" ? En février-mars 1875, on reprocha aussi au Consul de France et à lui-même de ne pas protester assez vigoureusement contre l'acceptation par la France des lois fiscales égyptiennes concernant les étrangers (Une pétition à l'Assemblée Nationale de Versailles explique que les exemptions dont bénéficiaient les Français étaient favorables à l'économie égyptienne

Quoi qu'il en soit, en Novembre 1875, Lucien écrit à Anne "J'ai appris avec bien de la peine les nouveaux ennuis et les nouvelles pertes de ton mari. Il semble vraiment qu'il soit poursuivi par la fatalité. Avec son activité, son intelligence et son caractère, il n'y a rien de désespéré."

Je crois que Monsieur Dervieu s'était séparé d'Antoine Gallo, qu'Antoine Gallo avait simultanément pris sa retraite. Ce qui est certain, c'est que la Banque Amic frères dirigée par Henri, Edouard, et probablement Baptistin, périclita.

Rien ne subsiste de la correspondance échangée de 1876 à 1880. Peut-être est-ce parce qu'on a détruit ce qui concernait ces années de crise familiale. Ce que je sais par les actes d'Etat-Civil, c'est qu'Edouard était qualifié de banquier de 1870 à juin 1876, mais de négociant en octobre 1876 et d'agent d'assurances à partir de 1880. Henri Amic était qualifié de courtier en 1870, de banquier en 1873, de courtier dès juin 1876 et de comptable en 1880. La liquidation de la banque Amic frères date donc de l'été 1876. Le passif fut réglé à 100 % mais les frères Amic furent ruinés.

Je reviens maintenant un peu en arrière pour retracer la vie de Lucien Bedel à partir de 1873.

Le 13 Février 1873, il avait passé avec succès sa thèse de doctorat en droit, tout fier d'avoir eu quatre boules blanches sur cinq. Tout en affirmant qu'il n'est pas superstitieux, il note que le nombre 13 lui a été souvent favorable.

En 1875, il acquiert une charge d'huissier. De son père et de Valentine, il avait hérité 60 000 F environ, ce qui a dû faciliter la chose. Il est très content de cette acquisition mais il fait tout de même à cette occasion un complexe d'infériorité, car il se croit obligé d'expliquer à sa soeur que la profession d'huissier a bien changé depuis le temps où elle était fort décriée. On trouvera en annexe une longue lettre sur ce thème. Il annonce en même temps qu'il veut se marier mais que, contrairement à ce que rêve Anna, ce ne sera pas avec Laure Bedel, leur cousine "pourtant une femme charmante qui ferait une compagne fort agréable." L'élue de son coeur est Marie Terquem, et 3 longues lettres à Anna sont consacrées à faire son éloge et à donner le récit détaillé de sa manoeuvre d'approche.

Il se marie le 20 novembre 1875 et cinq jours plus tard, il se déclare "comblé par des charmes de coeur et de tendresse sur lesquels il n'aurait pas osé compter." Marie écrit à sa nouvelle belle-soeur une lettre à peine moins enthousiaste. Ces 5 lettres me paraissent dignes de figurer in extenso en annexe.

Le voyage de noces fut consacré à des visites à toute la famille provençale de Marseille, Toulon (où Marius Malcor leur fait visiter l'arsenal), Nice enfin.

CHAPITRE IVAnnées 1876 - 1881

Fin 1875, les Grandguillot quittent définitivement la France avec leur fils Georges, âgé d'un an. Ils avaient auparavant perdu leur fils aîné Maurice. De Marseille, Esther Amic écrit à Anna : "Georges a été encore souffrant. Il a eu des convulsions. Je crois que cet enfant n'est pas très fort malgré sa belle apparence. Ses parents redoutent tant le séjour en Egypte ! ".

Je pense qu'ils y revenaient parce que Théophile n'arrivait pas à trouver une nouvelle situation en France. Journaliste des journaux officiels de l'Empire (Le Constitutionnel et Le Pays) il n'avait pas de place dans la presse de la Troisième République. En Egypte il fut correspondant du Figaro de Paris et du Sémaphore de Marseille. Il se chargea aussi un temps des intérêts du prince Halim, prétendant au Khédivat et soutenu par la France.

Les Grandguillot auront deux enfants en Egypte ; Marthe, ma belle-mère et Raoul qui mourut jeune.

A Marseille, Corinne Rolland était "fatiguée", Esther dit qu'elle se ménage si peu que cela lui arrive souvent.

Anna Amic était de nouveau enceinte et cette grossesse ne se passait pas aussi bien que les précédentes. Lucien écrit à sa soeur qu'il espère du moins qu'elle se décidera à nous donner enfin "le général si longtemps attendu." Hélas, c'est une fille Renée, qui naîtra le 7 juin 1876.

Esther Amic, de nouveau de passage à Marseille, se dit "pas bien forte", mais elle va mieux et vient de se fiancer, ayant déjà 32 ans, à Antoine Gilly (39 ans), un avocat d'Alexandrie dont le cabinet est prospère (Il aurait été le premier avocat de la Compagnie du Canal de Suez en Egypte). Ma mère disait de lui que c'était un homme un peu compassé, imposant, de tempérament sanguin. Le mariage fut célébré le 25 octobre 1876; c'était pour Esther un beau mariage et pour la famille Amic un des rares événements heureux de l'époque.

A lire les lettres d'Esther, j'ai le sentiment qu'elle était assez différente de ses soeurs. Il me semble que, comme Baptistin son frère, elle ne se considérait pas comme tout à fait française, qu'elle prenait en tout cas ses distances vis à vis des Français et de la France. Sa correspondance est émaillée de mots italiens, son style est très mièvre.

Très tôt sa santé fut mauvaise. Elle était peut-être déterminée par la tuberculose dont elle mourut quinze ans plus tard. D'après ma mère tous les enfants du second lit de Joseph Amic avaient une mauvaise santé. En fait, l'aîné est mort à 10 ans, Auguste à 35, Baptistin à 43, Esther à 47, mais Anaïs a vécu 76 ans !

Avant son mariage Esther ne devait pas avoir de grandes ressources. De Marseille elle écrit qu'elle doit se borner à admirer les vitrines des magasins (sans doute plus belles que celles des magasins d'Alexandrie), faute de pouvoir y faire des achats. A cause de sa santé elle passe souvent l'été en France où elle était reçue chez sa soeur Corinne Rolland.

En août 1877, Anaïs Charnaud est à Marseille où elle s'occupe des trois petits Malcor orphelins. Ils sont tous à la "campagne Bernard" (?), puis s'installeront à St Henri avec les Rolland. Corinne Rolland écrit à Charles Charnaud, qui est à Constantinople et paraît ne pas donner souvent de ses nouvelles, que sa femme a souvent des idées noires. "Que veux-tu ? Une femme est malheureuse quand elle aime son mari et qu'elle en est éloignée. Vous êtes heureux, ô hommes, d'être aimés de la sorte; j'en dis autant à mon tendre époux. Hier il y avait éclipse de lune, Jules et moi sommes restés seuls et sentimentalement sur la terrasse voir ce phénomène."

Elle est fière de ses fils : "Pierre (12 ans) est un magnifique gars et petit Paul un charmant finaud très intelligent

Cet été là les Gilly sont allés se soigner à Vals. Il semble que les eaux agissent favorablement sur Esther. Antoine avait besoin de se soigner la gorge; il a des granulations. "Il a dû beaucoup en souffrir mais ne s'est jamais plaint," écrit Corinne.

Auguste Amic, qui s'était établi à Jaffa où son frère Baptistin faisait le commerce des éponges, est revenu à Alexandrie à cause des fièvres qui l'ont repris. "Tout cela est bien vexant" écrit sa soeur Corinne; "il a 29 ans et n'a rien pu faire encore. Que Dieu nous vienne en aide ! ". Auguste mourra six ans plus tard.

Jules Rolland écrit aussi à Charles Charnaud : "Pierre travaille assez sérieusement pendant ses vacances et j'espère qu'il aura un meilleur rang dans sa nouvelle classe. Il devient magnifique de santé; Paul monte en asperge et gamine tant qu'il peut. Il a l'air d'un vrai paysan."

La guerre entre la Russie et la Turquie et l'approche des élections en France inquiètent Jules. Il a été surpris par les victoires turques; il craint que les conservateurs français divisés ne soient battus par les gauches réunies :

En juillet 1880, Edouard et Anna ont une sixième fille, Marguerite (Guita) qui mourra deux ans plus tard.

Au début de 1881, cinq ans après leur mariage, Antoine et Esther Gilly ont un premier enfant : Pierre.

En mai de la même année, Anna Amic s'embarque pour la France avec ses cinq filles : Emma, Henriette (Titine), Suzanne, Renée et Ghita (âgées respectivement de 11, 10, 8, 5 et 1 an) et la nourrice du bébé.

De chaque escale (Malte, Naples, Gênes) elle a envoyé une lettre à son mari. Elle n'a souffert du mal de mer que le dernier jour.

A Marseille Jules Rolland, Charles Plasse et Jean Ventre sont venus l'accueillir sur le quai du port. Sa belle-soeur Corinne lui a trouvé un petit appartement charmant de trois pièces qu'elle loue pour 7 francs par jour. Emma et Renée couchent chez les Rolland où toute la famille prend les principaux repas. Le petit déjeuner, le dîner de la nourrice et le service coûtent 3 francs par jour.

Paul Rolland (11 ans) a eu un accident (?) qui a beaucoup inquiété ses parents mais n'avait rien de grave. "Il fait des parties de rire avec ses cousines". Anna admire la prestance de son frère Pierre (16 ans); "il a maintenant un joli accent. Quant à Charley Amic qui était accueilli par les Rolland pendant ses congés, elle le trouve très sympathique "d'une physionomie franche et distinguée".

Le pauvre Edouard se trouvait bien seul à Alexandrie. Sa lettre "a bien fait pleurer Anna" qui l'exhorte à se secourir et ajoute : "Je suis forte, je me débrouille très bien, je suis toute fière de moi. Je pensais bien que les premiers jours seraient durs pour toi qui ne nous a jamais quittés, mais je n'aurais pas cru à un pareil chagrin. J'en suis fière, chéri, mais tu n'as pas assez de courage."

En juin, Anna et ses filles montent à Paris. Elle est effrayée de ce que l'on dépense dans cette ville : "Marie Bedel qui est bien économe m'a dit que nous ne pourrions pas y vivre à moins de 20.000 francs par an." C'est peut-être pour cette raison qu'Anna loue une maison à Chatou non loin des résidences d'été de diverses cousines du côté Bedel. Cette maison avait un jardin où poussaient fraises, pommes de terre, oseille, salade; Anna s'en dit amoureuse. Maman avait gardé le souvenir de mirabelles délicieuses. Avec ses enfants Anna va goûter dans une ferme où on leur donne du lait qu'on a traité devant elles. Ce sont là des joies inconnues des Egyptiens. Une maîtresse vient trois fois deux heures par semaine pour faire travailler les aînés. On la paye 30 francs par mois. La nouvelle bonne, une Alsacienne, trouvée non sans peine par Marie Bedel parle mal le français et n'est pas forte cuisinière. On ne lui donnera pas 50 francs par mois comme à la précédente. Au total, Anna pense qu'elle n'aura pas besoin de plus de 1000 francs par mois.

Le Dimanche, les parents de Paris viennent lui faire visite. Elle cite son oncle Edouard Bedel et sa fille Laure, de nombre Pillet, la tante Boissard qui lui a donné 500 francs pour les enfants "car ils devaient avoir besoin de beaucoup de choses", ses frères Auguste et Baptistin, son cousin Richard Gallo.

Anna n'est retournée à Paris qu'une fois en emmenant Emma et Renée, "les plus turbulentes" de ses filles. Elle trouve grandiose l'avenue de l'Opéra dont le percement était tout récent. Elle revoit avec émotion la maison de ses parents 5 rue des Grands Augustins.

En juillet, la famille s'installe à Enghien pour y prendre les eaux. L'appartement est si petit qu'elle pense qu'elle y serait morte de consommation si elle y avait habité tout l'été. La maison est en carton et il y a des locataires en-dessus et en dessous. "Nous faisons de longues promenades les après-midi car les enfants font trop de tapage dans la maison. Les voisins doivent être contents quand nous sommes dehors." Le matin toute la famille se rend à l'établissement thermal. Pour les deux aînées c'est une partie de plaisir; elles se sont plaintes de ne plus avoir que sept inhalations à faire. Suzanne est ravie de la douche; Renée ne veut pas entrer dans son bain. Anna ajoute qu'elles n'ont fait aucune connaissance à Enghien, que les fillettes sont aussi sauvages qu'elle, et pourtant elles passent une grande heure dans le salon pour ne pas sortir tout de suite après le traitement.

Voici maintenant comment Anna décrit successivement ses filles dans ses différentes lettres à son mari cette année.

Emma (11 ans) : "Elle a de bons et de mauvais moments, elle essaye bien de temps en temps d'être bonne, de m'aider et je puis dire à sa louange qu'elle réussit quelquefois.

"Elle me rend bien triste par moments - tout cela entre nous, je t'en supplie - je ne tiens pas du tout à ce que les autres sachent mes pensées les plus intimes. Bien souvent je ne te les communique pas dans la crainte que tu ne les dises. Emma en ce moment est un vrai démon, impertinente, grossière, ayant mauvaise tenue, maladroite. Elle a cassé deux assiettes en un quart d'heure; elle a dépouillé une vigne de presque toutes ses feuilles, alors qu'on lui avait dit d'en enlever quelques-unes qui cachaient les grappes. Ce soir elle a renversé la veilleuse et l'huile s'est répandue partout.

"Ne parle pas de ses méchancetés car j'ai honte pour elle

Marius Malcor vient du Havre où il réside, passer quelque temps à Paris. Emma se lie avec sa fille Jeanne plus âgée de six ans, et son contact lui fait du bien. "A part quelques réponses brusques et peu polies, je la trouve plus sage. Comme toi je pense que notre fille aînée nous donnera beaucoup de satisfaction plus tard."

"Emma a fait d'immenses progrès pour le style. Elle écrit ses petites lettres tout à fait seule et vite."

Henriette (10 ans) : "Elle court, s'amuse et s'en donne à cœur joie. Elle est toujours d'une fraîcheur sans pareille. (Ceci est ironique). Il y a des jours surtout où elle est d'un jaune à faire plaisir."

"Les enfants mangent comme dix, Titine surtout, mais cela ne lui profite guère; elle a toujours mauvaise mine, mais quelle bonne petite fille! Plus je l'observe, plus je m'aperçois qu'elle est bien supérieure à ses sœurs comme distinction, bonnes manières et surtout politesse. Elle est bien douce, jamais elle n'oublie de dire merci. Tu ne saurais croire ce que je ressens au fond de mon cœur quand elle me dit merci."

"Henriette devient plus diable que jamais, elle joue toujours, mais elle n'engraisse guère."

Suzanne (8 ans) : "Elle est bien sage et très raisonnable."

"Le fils aîné de Madame Brasseur est un bon garçon, mais tapageur, grimacier, un vrai Polichinelle. Cela fait l'affaire de Suzanne qui est devenue plus saltimbanque que jamais."

"Quelle histoire pour faire écrire Suzanne. Elle a pleuré peut-être une heure devant son papier avant de commencer. Il a fallu la croix et la bannière. Que cette pauvre petite est neveu! elle me fait de la peine par moments."

Renée (5 ans) : "Elle est toujours dans mes jupes, aussi est-elle plus que jamais enfant gâtée. Il n'y a pas moyen d'être sévère avec elle."

"Elle est toujours bien capricieuse et surtout crieurde. Elle parle très bien quand elle veut, mais elle ne le dira pas du premier coup. Cette chère petite est bien caressante, mais assez mal élevée. Elle a besoin d'une bonne ferme.

"Elle est bien caressante. Il fallait voir les fêtes qu'elle faisait à Baptistin."

Ghita (1 an) : "Elle est bien gentille et toujours bonne; elle est superbe de santé.

"Elle se mêle d'être aussi tapageuse et crieurde que ses soeurs. Qu'elle est amusante et intelligente!"

A la fin du séjour l'humeur d'Anna s'assombrit. Son mari doit renoncer à venir en Europe car il doit s'occuper du règlement d'un incendie par la Cie d'Assurances dont il est le représentant. Elle lui écrit : "Je t'avoue que j'ai souvent le coeur bien gros de voir des enfants pour qui je m'éreinte du matin jusqu'au soir n'avoir pour moi aucun mot de reconnaissance la plus petite parole agréable. C'est alors que je serais heureuse d'avoir des enfants affectueux.

"Si je n'avais pas le coeur si noir j'aurais pu courir et m'amuser à Paris avec ma famille, mais je n'ai envie de rien. La plus petite distraction me met au contraire les larmes aux yeux. Enfin, courage, cher ami, tout finira bien, j'en suis persuadée."

D'autre part, plus le séjour d'Anna en France se prolonge plus la cherté de la vie lui est sensible : "Hier nous étions douze à table; ce n'était pas trop bon pour la bourse. Les vivres sont très chers ici." Et "les voyages sont coûteux, surtout avec cette marmaille". Les cinq billets Paris-Marseille ont coûté en tout 530 francs, l'hôtel de Marseille 100 francs.

..

Les lettres d'Anna de 1881 font connaître aussi les faits et gestes de divers membres de la famille :

Corinne Amic a été malade : "Il est bien triste de voir cette enfant traîner ainsi." Sa mère (Annie) était souffrante. "Comme elle doit être ennuyée d'être malade chez les autres; les soins ne lui manquent pas, mais cela est gênant."

Anna est allée à la gare accueillir Esther Gilly (sa belle soeur), son mari et son fils Pierre (quelques mois).

Elle écrit : "Comment font-ils pour voyager avec un enfant aussi rageur. Ce petit chéri est sympathique et il a de bien beaux yeux."

De son beau-frère Baptistin qui avait annoncé sa visite et n'est pas venu, elle écrit : "Ses projets se réalisent rarement, je dois peu compter sur lui."

Avec le ménage de son frère les relations semblent s'être quelque peu tendues. Elle écrit à son mari : "La lettre de Lucien t'annonçant qu'il n'avait plus d'argent à nous a dû te faire bondir. Je crois qu'il a peur de nous prêter de l'argent. Ils ne sont pas généreux, je te garantis. Je crois qu'elle est encore plus serrée que lui."

Ignace Gallo (Barba Nazio) mourut le 15 juillet. Anna a pris le deuil de l'oncle maternel de son mari "sans avoir rien fait de neuf"; on lui fait une robe de cachemire noire, elle commandera un chapeau et tout sera dit.

Antoine Gallo (qui était alors à Paris) fut très affecté de la mort de son frère. Richard est admirable avec son père. Il le soigne, il le dorlotte, et sait très bien le prendre. Il était tout content de le voir moins triste.

Oscar Gallo venait de se marier sans le consentement de son père (Antoine). Anna écrit : "Quel idiot que cet Oscar. Il doit être la risée d'Alexandrie, il est écoeurant et je préfère ne pas en parler."

Sa femme, Betsy Jozelle demandera et obtiendra le divorce douze ans plus tard.

Avant la fin de l'été, Anna et ses filles regagnèrent Alexandrie.

Il avait été un moment question de laisser Emma et Henriette en Europe, Emma chez Lucien Bedel qui la jugea trop jeune et finit par déclarer que ce serait une folie, Henriette chez les Charnaud qui vivaient sur la Cote d'Azur à l'hôtel et qui étaient disposés à l'accueillir.

Un médecin avait diagnostiqué chez Henriette "une anémie très avancée, sans toutefois lui trouver aucun organe atteint" et avait recommandé qu'on la laisse en France. Anna écrit à ce sujet : "Ce serait une folie de ne pas accepter; je suis bien indécise, Titine ne s'est pas prononcée; de toute façon son avis ne compterait guère."

Chapitre VIAnnées 1883 - 1893

En 1883, Edouard Amic fait un nouveau séjour en France et Anna lui envoie des nouvelles de la famille : les Henry Amic sont venus du Caire passer quelques jours à Alexandrie chez elle ; tout ce monde est très entassé ; Henriette (12 ans) est malade ; Alice (14 ans), la fille d'Henry, est en bonne santé et "fait de grandes parties de rires et de farces avec Emma", sa cousine (13 ans). "Henry lui-même "a constamment quelque chose, un jour des coliques, puis de l'oppression, puis mal à la gorge, puis mal à la tête". Anna recommande à Edouard de ne pas en parler à sa belle-soeur.

Auguste Amic est malade également et il va mourir à l'automne à Cannes.

Il est question d'embaucher une anglaise comme gouvernante des enfants, ce qui ne manquera pas, écrit Anna, "de faire pousser des cris à Titine pour s'habituer à une nouvelle figure

En 1884, Emma va poursuivre ses études au couvent des Mères de Dieu du Caire. Elle passe ses jours de sortie chez les Henry Amic où elle retrouve ses cousines Alice et Corinne.

Sa tante Annie écrit à Anna : "Emma va encore mieux, elle n'a pas toussé du tout, elle court et saute à la corde sans souffrir. Croyez-moi, elle a besoin de beaucoup de mouvement. Je l'ai fait examiner par le docteur qui a dit qu'elle avait très peu de chose aux bronches, que le climat du Caire ne peut que lui être agréable, mais qu'elle est beaucoup trop grosse pour son âge et qu'il faut qu'elle marche une heure tous les jours. Il dit qu'il faut continuer le goudron, mais pas d'autre remède que l'exercice. Je le dirai aux Mères, mais vous savez qu'il n'est pas facile de les faire plier."

"Notre chère Emma est d'un désordonné désespérant ! Quelle faiblesse de cheville elle a !

"Corinne va très bien de son foie , mais les docteurs trouvent qu'elle a une fatigue à la poitrine causée par sa grande croissance. Elle continuera son arséniate de fer et pren

de l'huile de foie de morue.

"Nos filles ont ri comme des folles d'être obligées de se déshabiller et de se faire voir au docteur.

"Nous ne pensons qu'à Charley (son fils de 17 ans). Je cherche à ne pas m'attendre à l'annonce de son succès (son baccalauréat sans doute) car il n'y a que quatre ans qu'il travaille en France ; il a perdu un an à cause de sa maladie ; il est vrai qu'il est très intelligent.

"J'ai le coeur gros en pensant à l'avenir de ce cher enfant ; ce serait terrible de lui faire cesser ses études à présent qu'il promet tant, mais il nous est impossible de le faire continuer sans aide. Nous aurions besoin d'avoir un peu plus d'argent et voila que nous avons de la peine à faire les frais. Aussi, quoique ce soit bien dur, je supplierai qu'on nous fasse un prêt pour pouvoir finir les études de Charley. Le bon Dieu finira par nous entendre et nous permettra de rendre ce qu'on aura fait pour ce cher enfant". (En fait les études de Charley s'arrêtèrent après le baccalauréat)

"Je voudrais être près de vous plus souvent, je n'ai personne ici et dois tout renfermer en moi-même. Les huit à dix dernières années de ma vie n'ont pas été très tranquilles. Ne nous plaignons pas cependant. Nos enfants sont bien bons, intelligents et gentils et nous avons de si bons parents qui nous ont bien aidés. Donc j'ai tort de me plaindre, Si on pouvait toujours penser à de plus malheureux que soi, ce serait une bien bonne chose ! Mais c'est difficile".

.
. .

Des années 1885 et 1886 je ne sais presque rien.

A l'occasion d'un voyage d'Edouard en France, sa fille Emma lui demande d'acheter des numéros manquants du Magasin d'Education et de Récréation. (Cette publication où paraissaient les romans de Jules Verne, Ridder Haggar, André Laurie fit les délices de deux générations d'enfants de la famille). Elle lui annonce fièrement qu'elle a passé de très bons examens et regrette qu'il ne l'entende pas jouer son morceau à quatre mains à la fête musicale de sa pension.

En 1886, Anna a eu "les fièvres" et la mère de Hilda Zogheb lui propose de venir se reposer à sa campagne de Birhat

En Janvier 1887, Henriette et Renée Amic, en pension chez les Mères de Dieu, tombent malades, Henriette guérit assez rapidement, mais l'état de Renée s'aggrave. On la ramène chez ses parents ; elle était atteinte de diphtérie. A cette époque, on ne pouvait sauver les diphtériques qu'en enlevant constamment des muqueuses les peaux blanches qui s'y formaient rapidement et menaçaient d'étouffer le malade. Anna s'épuise à donner, jour et nuit, ces soins. Marie Grandguillot vient tous les jours la relayer pendant plusieurs heures. On avait renvoyé la petite Marie à la "campagne" d'Antoine Gallo, auprès de tante Caro. Par crainte de la contagion, les familles des camarades de Renée parmi lesquelles Lisette Seffer retirèrent leurs enfants de la pension quelques jours. Cela fit de menus drames dans le pensionnat.

Le 13 Février Renée, âgée de près de onze ans, mourut. C'était une enfant d'un caractère facile qui la faisait aimer de tous. Sa mort bouleversa ses soeurs et ses cousines, notamment Marthe Grandguillot qui était sa contemporaine. Suzanne Amic écrivit à ses parents : "Pauvre Renée, elle a bien fait de mourir, elle souffrait trop."

Toujours prodigue de bons conseils, Lucien Bedel écrit à sa soeur : "Si cruelle que soit cette perte, il faut réagir et se remonter le moral : vous en avez grand besoin tous les deux". En post scriptum, il annonce que le traitement qu'il subit obtient un grand succès ; mais il mourut trois mois plus tard.

Sa veuve écrit alors à Anna : "Il ne doutait pas de sa guérison. Il avait un si heureux caractère ! Il n'était pas alité et ne souffrait presque plus, mais il avait des lésions à l'estomac qui ne pardonnent jamais. Les derniers vomissements l'ont attristé".

Elle note que Richard Gallo a envoyé une couronne et annonce qu'elle va renvoyer à Anna les lettres de famille (C'est grâce à cela que je les ai).

Ainsi, à l'âge de quarante ans Anna avait déjà perdu son père, sa mère, ses quatre frères et soeurs, ainsi que trois enfants.

Anna restera en rapport avec sa belle-soeur Marie Bedel.

Celle-ci la recevait quand elle venait à Paris et vint même la voir plusieurs fois à Marseille. A l'occasion d'un de ces voyages en 1895, Anna écrit : "elle est plus jeune (42 ans et plus vive que jamais. Elle est très aimable mais elle a une nature bien froide." Quelques jours plus tard, elle écrit : "Tante (Marie Bedel) est gaie ; décidément je l'aime de plus en plus malgré ses petits travers." Pour ma part j'ai gardé d'elle le souvenir d'une vieille dame manquant totalement de naturel.

. . .

En 1888, Edouard Amic fit un nouveau séjour en France pendant l'été. Il avait des soucis d'affaires et Anna lui écrit : "Ta lettre m'a attristée. A quoi cela sert-il de te faire de la bile ? Il est très pénible d'avoir à faire à des gens de mauvaise foi, mais , après tout, c'est souvent ainsi dans ton métier d'agent d'assurances. Il faut en prendre son parti. Tu es tracassé aussi par l'idée que les affaires souffrent de ton absence mais elles ne sont jamais brillantes en cette saison."

Elle a ses chagrins elle aussi : "A table nous n'étions que trois. On a gardé Suzanne à la campagne. Marie (Grandguille) me l'a demandé avec tant d'insistance que je n'ai pas osé faire la précieuse, quel vide affreux a laissé cette petite Renée ! ma pensée est toujours avec elle".

Il y a d'autres malades dans la famille d'Alexandrie. Baptistin Amic a des coliques et perd du sang. Il va mieux néanmoins mais il n'y a pas moyen de le décider à rentrer plus tôt le soir. (Je pense qu'il habitait chez son frère Edouard). Il mourra de consommation l'année suivante. Esther Gilly "suit son traitement sans fatigue et le docteur la trouve mieux" mais elle mourra trois ans plus tard.

Par cette lettre d'Anna et une lettre de sa fille Marie (6 ans), nous avons une idée de leur vie pendant ces vacances de 1888. Les aînées vont prendre le thé au Petit Phare. Marie va "à la campagne" (Gallo) où elle retrouve de nombreux amis (Les Maggiar, Toti). On ajoute deux chambres à la maison.

Il semble que les aînées qui passent leur vie en pension découvrent cet été leur petite soeur Marie. Elles s'intéressent beaucoup à elle et l'admirent. Emma (18 ans) lui apprend à lire Henriette (17 ans) à coudre, quant à Suzanne (15 ans) elle l'amuse par ses grimaces.

Anna écrit aussi qu'Emma est très gentille, pleine de bonne volonté mais elle ajoute : "Espérons que ça durera. Henriette est plus enfant que jamais ; tout est jeu pour elle". Les deux aînées prennent deux fois par semaine des leçons de piano. Emma fait deux heures de piano tous les jours.

Des Rolland on apprend que Pierre (23 ans) est en seconde année de droit et s'est vu décerner un prix de 500 francs et que Paul (18 ans) a passé son baccalauréat.

Chacune, ou presque, des années suivantes est endeuillée par la mort d'un des enfants de Joseph Amic ou d'un de leurs conjoints.

1888	Baptistin Amic
1889	Corinne Rolland
1891	Esther Gilly et Charles Charnaud
1892	Jules Rolland
1893	Antoine Gilly

Baptistin paraît avoir toujours préféré les amusements au mariage et au travail. Il fut un temps banquier avec son frère Henry et ils s'y ruinèrent tous deux. Il fit ensuite à Jaffa le commerce des éponges mais il revint mourir à Alexandrie de "consomption".

Corinne Rolland mourut à 54 ans d'un cancer au sein.

La fin d'Esther Gilly, poitrinaire depuis des années, est racontée dans un autre chapitre.

Charles Charnaud semble être mort en Europe subitement.

Dans leurs lettres à sa femme Anaïs leur soeur, Caroline et Edouard vantent sa bonté, sa foi et sa fin édifiante. Caroline ajoute : "Je comprends que tu le pleures mais sois raisonnable, bien aimée soeur". Edouard écrit de son côté : "Il est maintenant mieux que nous et c'est peut-être encore

nous qu'il faut plaindre qui avons encore à supporter les misères de ce bas monde. "Il assure Anaïs que sa maison lui est grandement ouverte".¹⁴ "Tout le monde ici se porte bien sauf Henri qui, pour changer, a pris froid et est un peu oppressé. Esther a écrit qu'elle allait tout à fait bien" (Elle mourra douze mois plus tard).

Jules Rolland est, autant que je sache, mort d'une maladie cardiaque.

La mort subite d'Antoine Gilly consterna toute la famille. Une attaque eût raison de lui une nuit en quelques heures. Henri et Edouard qui assistaient à un bal arrivèrent en habit quand il était déjà trop tard. Edouard est particulièrement affecté. Il écrit à Anaïs : "Avec lui nous perdons tout, notre ami, notre guide, celui dont nous étions si fiers qu'il fut des nôtres".

Un Lazariste qui envoie ses condoléances à Anaïs s'exprime ainsi : "Je l'aimais de toute la force que produit la plus haute estime et de la tendresse d'une complète amitié. Il était sage, prudent, aimant, dévoué, vertueux jusqu'à la sainteté. Que d'aumônes et d'oeuvres charitables il faisait à Alexandrie qui ne sont connues que des malheureux, des soeurs de charité ou de Dieu seul".

Dans son testament daté de 7 mois plus tôt, Antoine Gilly léguait dix mille francs à Caroline sa belle-soeur qui, depuis la mort de leur mère prenait soin des deux petits orphelins (Pierre et Marie Gilly), cinq mille francs à des oeuvres charitables, deux mille aux domestiques. Il demande en outre qu'on continue à faire dire chaque mois cinq messes pour son père, sa mère, sa femme, sa grand-mère maternelle, une cousine de sa mère et qu'on en fasse dire une de plus pour lui.

Sa fortune, s'élevant à 500 000 francs, revenait à ses deux enfants Pierre et Marie dont Edouard Amic fut nommé tuteur. Edouard proposa à Pierre Rolland de reprendre le cabinet d'avocat mais celui-ci refusa. Maman pensait qu'il était déjà en pourparlers avec un avocat de Marseille. Le cabinet d'Antoine Gilly fut repris par un Sanguinetti dont l'amiral et le ministre sont les fils.

De 1887 à 1893, les seuls événements familiaux heureux

furent le mariage de Jeanne Malcor avec Gabriel Ancey en 1890 et la naissance de leurs deux aînés : Charles en 1891 et Georges en 1893. Mais aucune autre des petites filles de Joseph Amic : Marie Malcor (26 ans), Alice, Emma, Henriette Amic (24, 23 et 22 ans) n'avaient encore trouvé de mari.

CHAPITRE IX

Les dernières années d'Anna Amic en Egypte 1897-1899

L'année 1897 s'ouvrit pour la famille par la naissance, le 2 janvier, de Suzanne Rolland, douze mois et demi après celle de sa soeur aînée. Cette naissance a laissé dans la correspondance moins de trace que la précédente !

Le 2 février mourait à Alexandrie, à l'âge de 67 ans, Théophile Grandguillot, le grand père de Mamette. Il avait été emporté par une hémorragie intestinale. Il laissait une veuve, deux enfants : Georges (23 ans) et Marthe (19 ans) et fort peu de fortune.

Quand Paul Rolland était venu deux ans plus tôt, en 1895, assister au mariage de son frère, il avait été conquis par le charme de Marthe et il demanda plus ou moins explicitement sa main ; mais Théophile lui fit remarquer qu'elle était bien jeune encore et qu'il convenait d'attendre un peu. La mort de celui-ci créait une situation nouvelle et Paul Rolland décida d'aller à Alexandrie pour savoir ce qu'il pouvait maintenant espérer obtenir.

Pour une raison que j'ignore, il ne voulait pas annoncer à sa famille de Marseille le but de son voyage. Il parla d'une visite de l'Italie: il partirait pour Gènes et peut-être pousserait jusqu'à Florence.

Gabriel Ancey écrivit alors à sa femme : "Sur la suite du voyage, il est muet comme une carpe". Mais une bonne partie de la famille marseillaise savait parfaitement à quoi s'en tenir, car des lettres d'Alexandrie lui avaient déjà annoncé que Paul y était attendu et logerait chez les Edouard Amic.

De Florence, Paul poussa jusqu'à Naples d'où il envoya aux Ancey des cartes énigmatiques signées Paolo et Gabriel écrit à sa femme : "Pourquoi se cache-t-il de son oncle (Marius Malcor) ? Celui-ci finira par le savoir et ce sera pour lui un

double sujet de fâcherie". Louis Malcor est plus mordant : "Ce fada de Paul n'aurait-il pas pu demander conseil à quelqu'un sur la conduite à tenir à l'égard de ses oncles (Marius Malcor et probablement le commandant Rolland) ? On lui aurait évité une fameuse gaffe car, forcément, sa manière d'opérer sera mal interprétée."

Quand Paul annonça enfin qu'il était arrivé à Alexandrie, Jeanne Ancey, sa cousine, toujours indulgente, écrivit à son mari : "Paul doit être maintenant bien heureux. Pauvre Paolo le mystérieux".

Marthe n'avait que 19 ans et elle était en grand deuil : deux raisons suffisantes à cette époque pour reporter le mariage à l'année suivante, mais je suppose qu'il fut décidé dès ce voyage.

Paul Rolland (27 ans) avait fait choix d'une carrière l'année précédente en entrant dans la magistrature. Il était substitut du procureur de la République à Tarascon. Il avait d'abord pensé devenir avocat comme son frère aîné, mais y renonça assez vite. Jugea-t-il téméraire de chercher à vivre à deux d'un même cabinet, voulut-il ne pas faire concurrence à son frère ? Je ne sais.

Les appointements d'un magistrat débutant étaient à l'époque fort modestes. Dans bien des administrations publiques le nouvel embauché n'était même pas rémunéré pendant ses deux premières années de métier. On le considérait comme un apprenti à former et il avait le titre peu flatteur de surnuméraire. Ce n'était tout de même pas le cas des magistrats mais Paul Rolland devait être économe de ses revenus : pour assister à la distribution des prix du lycée de jeunes filles de Marseille il dut, cette année-là, emprunter des gants à Gabriel Ancey. Son père lui avait certes légué quelque fortune, mais il se faisait sans doute un devoir de ne pas entamer le capital.

L'histoire ne dit pas comment les oncles prirent l'annonce de ce mariage manigancé à leur insu. D'ailleurs Marius Malcor mourut à l'automne à 75 ans. Depuis quelque temps, il souffrait de la prostate et son caractère s'était assombri. Marie, sa

filie, écrivait à Jeanne Ancey : "Papa n'aime pas beaucoup s'entendre dire qu'il va mieux" et en 1891 déjà Jeanne elle-même avait écrit à son mari : "Tu sais comme papa prend au sérieux la moindre fatigue". Cependant il resta longtemps gai et actif. Il faisait de la photographie, du jardinage. Il était bon et même généreux. Dans les notes que lui donnèrent ses chefs, on lui reprochait d'être trop familier avec ses subordonnés et de les défendre toujours. Mais quand, en 1871, il réussit à décider les "révolutionnaires" à évacuer la préfecture de Marseille, à relâcher le préfet et les hauts fonctionnaires, son chef de l'époque reconnut qu'il y avait réussi grâce à la popularité qu'il s'était acquise par ses manières à l'égard des inscrits maritimes et des dockers. En 1897 encore, Gabriel Ancey, son gendre, écrivait à Jeanne : "Ton père est assailli de mendiants de toutes espèces à qui il donne trop souvent audience (mais ne lui répète pas que je te l'ai dit)". J'imagine que ces audiences devaient se terminer par la remise d'un peu d'argent.

A la fin de l'année, le 4 décembre, naissait au Caire Gaston Bazil.

Cette même année, Edouard Amic était venu à Marseille pour consulter un médecin. La maladie de coeur dont il devait mourir s'était déjà déclarée. Il souffrait "d'oppression" et pour cette raison avait pris un logement dans l'immeuble où il avait son bureau à Alexandrie.

Il revint à Marseille en 1898 pour le même motif. Henri Rolland, son premier petit-fils, naquit le 4 mars pendant ce séjour. L'enfant avait un bec de lièvre ; la lèvre était fendue et le palais ouvert jusqu'aux fosses nasales. A tort ou à raison, on a attribué cette infirmité au fait que ses parents étaient cousins germains.

Sa lèvre fut cousue avant qu'il eut un an mais cette opération ne fut pas tout à fait réussie ; la lèvre resta un peu déformée.

(En 1904, un chirurgien parisien procéda à la fermeture du palais en deux opérations à huit jours d'intervalle dans la clinique de la rue Bizet. Le succès fut complet et on put envoyer Henri à l'école ; avant ce n'était guère faisable car

ses camarades se seraient moqués de lui. Sa voix resta cependant toujours un peu enchifrenée).

Le mariage de Paul Rolland et de Marthe Grandguillot fut célébré le 4 juin à Alexandrie. Il ne donna pas lieu à de grandes fêtes. Trop de deuils récents avaient attristé la famille. Marthe quitta l'Egypte pour ne jamais y revenir et le ménage s'installa à Tarascon.

Il venait de temps à autre passer le dimanche à Marseille. C'est ainsi qu'en décembre les deux frères Rolland et leurs épouses assistèrent ensemble à une représentation par une troupe de Paris de Monsieur Jean (d'Henri Lavedan). Emma écrit à ce sujet : "C'était délicieusement joué mais d'un rosse ! et pourtant Dieu sait que je ne suis pas prude pour deux sous !".

A ce moment là, la santé d'Edouard Amic paraissait s'améliorer. Emma écrit qu'elle est heureuse des bonnes nouvelles qu'elle reçoit mais elle ajoute : "Pour l'amour du ciel, qu'il continue à se ménager, qu'il ne se remette pas d'arrache pied au travail. Et toi, chère maman, il ne faut pas te laisser aller. J'espère que le glycérophosphate te fera du bien. Pierre s'en trouve si bien ! Il vaut infiniment mieux que papa ne se fatigue pas trop, qu'il gagne moins d'argent et que tu rengaines tes générosités. N'envoies pas de beaux cadeaux aux enfants. Ils sont ravis mais il les cassent vite. Il vaut mieux ne donner que des objets à deux sous ; l'effet produit sur les petits est le même et le regret pour les grands n'existe pas."

A Alexandrie, Marie Gilly (Marinette 15 ans) revint habiter la campagne Gallo; on lui donna sans doute la chambre rendue libre par le départ de Marthe Grandguillot. La maison était dirigée nominalement par tante Caro (70 ans), l'aînée des enfants de Joseph Amic, et en fait par Marie Grandguillot. (60 ans) sa cousine, fille d'Antoine Gallo. Le retour de Marinette à la "campagne" fut un sujet de discussions dans la famille, comme l'avait été en sens inverse son départ (?) ans plus tôt. Mais la vieille génération qui se sentait responsable du sort de l'orpheline, s'effritait peu à peu.

En janvier 1899, Edouard Amic eut une crise cardiaque

qui donna de grandes inquiétudes. Il dut s'aliter et, dès ce moment, se posa le problème de sa succession à la tête de l'agence d'Alexandrie de la Compagnie La Foncière. Pierre Rolland proposa de venir passer huit jours à Alexandrie si cela pouvait être utile pour le règlement de cette question. Personne dans la famille d'Alexandrie n'était jugé en mesure de s'en occuper, ce qui conduit à penser qu'Henry Amic, frère d'Edouard, ne paraissait pas qualifié. Emma aurait bien voulu partir pour Alexandrie afin de revoir une dernière fois son père, mais elle hésitait à laisser ses trois enfants dont l'aînée avait trois ans ; de plus, elle était enceinte du quatrième. En définitive, ils renoncèrent tous deux à ce voyage.

En février, le ménage Ancey eut un troisième enfant, une fille cette fois, Yvonne et le 31 août naquit Marcel Rolland, 18 mois seulement après son frère Henri. Comme maman me l'a dit un jour : "A cette époque là, on ne s'occupait pas autant que maintenant de laisser des intervalles entre les naissances". Effectivement, il n'y avait que 3 ans et 8 mois de différence entre l'aînée (Juliette) et le quatrième (Marcel).

Après la naissance de ce dernier, sa mère eut un "bascullement d'organes" et ne put plus avoir d'enfants.

Le lendemain de la naissance de Marcel, tante Caro mourut à Alexandrie et deux semaines plus tard c'était le tour d'Edouard Amic. Il avait 67 ans. Des douze enfants de Joseph Amic, il ne restait plus que deux survivants : à Alexandrie Henri Amic qui mourra quatre ans plus tard, à Marseille Anaïs Charnaud qui vivra encore vingt ans.

La mort de son mari laissait Anna dans une situation matérielle difficile. Comme elle l'a écrit elle-même, le ménage n'avait pas fait d'économies au temps de sa brève prospérité. Maman m'a dit qu'il avait dans ses dernières années un revenu de 30 000 francs. Cela me paraît plausible compte tenu des quelques comptes qui ont été conservés. Mais le portefeuille d'assurances n'était pas facilement monnayable.

Deux semaines avant sa mort, Edouard avait demandé à son employeur (Cie La Foncière) de le remplacer par MM. Seffer

(beau-père de Charles Amic) et Maigre mais la Foncière préféra envoyer un délégué à Alexandrie et celui-ci décida que le successeur serait un M. Auguste Alby, étant entendu que celui-ci verserait le tiers du bénéfice net de la branche Incendie à Anna jusqu'à son décès. C'était assez pour faire vivre, mais petitement, Anna et ses trois filles non encore mariées. Le contrat est daté du 3 novembre 1899. La tradition familiale rapporta qu'il fut exécuté très loyalement par M. Alby ; il fut onéreux pour celui-ci puisque Anna survécut 36 ans à son mari !

Deux mois à peine après la mort d'Edouard, Anna et ses filles s'embarquaient pour Marseille sur le navire LE NIGER. Leur départ d'Egypte était raisonnable ; elles y comptaient certes encore de nombreux cousins mais aucun n'était en mesure de jouer le rôle de chef de famille auprès de ces quatre femmes. A Marseille, au contraire, elles pouvaient compter sur l'appui, efficace à tous égards, de Pierre Rolland.

Ce départ consterna Henri Amic, sa femme et leur fille Corinne. Le 2 décembre 1899, celui-ci écrit à Anna : "Vous savez que je n'écris jamais et à personne. Je fais une exception pour vous autres ... Après le départ de Corinne (pour le Caire) nous nous trouverons, Annie et moi, seuls pendant les fêtes pour la première fois de notre vie ... Je pleure en ce moment ..." En fait une lettre suivante nous apprend que leur fils Charley vint passer quelques jours avec eux et "les égaya".

De son côté, Annie écrit à Anna : "La vie me semble inintéressante depuis votre départ ; Corinne en est malade ; pour un rien elle pleure ; elle dort mal ; elle est trop sensible et nerveuse".

Corinne avait accompagné ses cousins à bord du paquebot qui allait les emmener. La séparation fut cruelle pour elle, elle écrit à Anna aussitôt après : "Je suis presque une de vos filles, n'est-ce-pas ?"

Afin de lui changer les idées, ses parents la décidèrent non sans peine à aller passer quelque temps au Caire chez sa soeur Alice Bazil. Après des années difficiles qui lui avaient donné beaucoup de soucis, Hervé Bazil était entré, grâce à son demi frère Naspero, l'égyptologue, dans les services administratifs du musée du Caire.

Corinne écrit du Caire à ses cousins : "Tout le monde ici fait fête à Alice et Hervé, autant qu'aux Maspero".

Les Bazil ont un bébé, âgé de deux ans, Gaston, qui, au dire de sa tante, est fort avancé pour son âge : il parle (?) quatre langues (sans doute le français, l'italien, le grec et l'arabe). Il a des couleurs et plus que jamais demande à manger. Il se souvient très bien de ses tantes parties pour la France.

Alice écrit, elle aussi, à Anna (qu'elle appelle tantine) et propose que ses cousines viennent successivement passer chez elle un hiver. En fait, aucune ne revint jamais en Egypte, à ceci près qu'Henriette fit escale à Port Saïd et Alexandrie à l'occasion de son voyage à Madagascar.

Henry Amic s'occupa des intérêts de sa belle-soeur en Egypte. Il rechercha de nouveaux assurés pour l'agence Alby dont les affaires, écrit-il, sans être splendides, ne sont pas mauvaises. Il espère que ses propres démarches auprès de clients possibles augmenteront les revenus d'Anna. Il annonce que l'expédition des meubles par mer a coûté 8 napoléons.

Anna et ses filles s'installèrent à Marseille 1 place Périer ⁽¹⁾ dans un appartement de six belles pièces bien éclairées. Le quartier était agréable et aéré sur les premières pentes de la colline de N.D. de la Garde. Au dessus de la rue Paradis qui traverse cette place, il n'y avait plus guère que des villas entourées de jardins. Les Marseillais de vieille souche (dont les Rolland) n'admettaient guère qu'on put se loger dans des appartements au delà de la place Castellane. Je suppose donc que le loyer était relativement modeste.

Je possède les comptes d'Anna Amic pour les années 1900 à 1907. Le successeur de son mari à Alexandrie lui a versé, suivant les années, de 7 à 10 000 francs par an ; l'année la plus mauvaise fut 1904, la meilleure 1907. Les dépenses normales étaient de l'ordre de 7 000 francs par an, d'abord pour 4 personnes, puis de 3 à partir du départ d'Henriette à la fin de

(1) (actuellement place Delibes)

1903. Mais il y eut des dépenses exceptionnelles : les frais de médecin et de pharmacie à Alexandrie payés quelque peu en retard, le déménagement d'Alexandrie à Marseille, puis en 1902 le mariage d'Henriette (3 500 F) et en 1943 son voyage à Madagascar (1 250 F). Les meubles achetés à Marseille au moment de l'installation coûtèrent 2 000 F mais la vente d'autres meubles à Alexandrie en rapporta 3 200 F. En définitive, le budget pendant ces 8 années s'équilibra assez bien et un petit portefeuille de titres de l'ordre de grandeur de 5 000 F permit de couvrir les déficits quand il y en avait et assurer aux bonis un emploi.

Annexe du chapitre IX

La famille A N C E Y

Elle s'est alliée à la nôtre par le mariage, en 1890, de Gabriel Ancey avec Jeanne Malcor, fille de Marius Malcor, mon grand oncle et de Elise Amic, ma grand-tante. C'est à Arles que les deux nouveaux époux allèrent en voyage de noces (et en première classe !).

Gabriel appartenait à une famille de six enfants, nés d'une même mère, qui mourut à la naissance du septième (lequel ne survécut pas).

Son père se remaria avec une femme qui, d'après maman, était "extraordinaire". Je ne sais pas bien ce qu'elle entendait par là, mais d'après les lettres de Gabriel et de Jeanne qui l'appellent l'un et l'autre "notre belle-mère" elle ne devait pas être de rapports faciles. Maman m'a dit qu'elle s'était fort mal occupée de ses beaux enfants.

L'un d'entre eux devint tuberculeux ; pour lui rendre des forces, on l'envoyait boire du sang frais aux abattoirs de Marseille ; ce traitement ne l'empêcha pas de mourir à 24 ans.

J'ai entendu parler par maman de deux de ses soeurs : Amélie (dite Lily) qui épousa un de Chicourt, ingénieur aux Chantiers Navals de la Ciotat et Marie (dite Mimi). Cette dernière était charmante. Un abbé Bolo, qui fut plus tard un Monseigneur, et dont étaient entichées bien des dames de la bourgeoisie marseillaise (dont ma grand-mère Malcor et Madame Ancey) avait proposé pour cette Mimi un "beau parti" ; mais le père, mécontent d'après ce qu'on m'a dit de n'avoir pas été consulté le premier, interdit à l'abbé Bolo de remettre les pieds chez lui. Ce mariage ne se fit donc pas et Mimi, influencée par sa belle-mère, épousa un frère de celle-ci qui, d'après maman, la rendit fort malheureuse. Elle mourut à 38 ans en 1904.

L'abbé Bolo avait une soeur "qui tenait un magasin" et un frère qui, pendant la guerre de 1914 fut condamné pour espionnage (et, si je ne me trompe pas, fusillé).

Lily semble aussi avoir été malheureuse en ménage. Jeanne écrivit un jour (en 1900) à Gabriel : "Tes soeurs n'ont pas de chance, Lily méritait un meilleur sort". J'ai connu une de ses filles, Hélène, qui épousa un Buffenoir.

Le père de Gabriel Ancey avait une très belle collection de papillons ; maman ne lui connaissait que cette occupation et assurait qu'il n'était guère capable d'en avoir d'autres.

Gabriel Ancey fut admis à l'Ecole de Sciences Politiques de Paris, mais il la quitta au bout d'une année, sans doute parce qu'il lui fallait gagner sa vie. Il donna des cours à Marseille, simultanément ou successivement dans plusieurs pensionnats : Barnave, Pozzolo, Sivan, Bressy et au Collège jésuite de St Ignace où, en 1893, il enseigne l'histoire aux élèves de seconde. Il était chichement payé pendant l'année scolaire et pas du tout pendant les vacances.

Comme il était très myope, ses élèves pouvaient le chahuter sans risque et la chronique familiale assure qu'ils ne s'en privaient pas.

Pour rendre moins difficiles ses fins de mois et gagner un peu d'argent pendant les vacances scolaires, il donnait beaucoup de répétitions ; il demandait cinq francs par heure quand il devait se rendre au domicile de l'élève ; quatre francs quand celui-ci venait chez lui ; mais il lui arrivait de se contenter de trois francs car la concurrence était sévère ; un abbé, notamment, se contentait de 1,50 franc.

De surcroit, certains parents étaient mauvais payeurs ; il devait les relancer plusieurs fois avant d'obtenir son dû. Il lui arriva d'avoir de la peine à se faire régler 100 francs. C'est la seule occasion où je le vois manifester quelque indignation. "En vérité, écrit-il, ces riches n'ont pas de conscience". Il faut dire toutefois qu'à cette époque l'usage était de payer ses dettes avec de longs délais. C'est Jeanne elle-même qui écrit au reçu d'une note d'un cordonnier : "Comme toujours je ne paierai qu'en hiver les souliers qui m'ont été livrés en juillet".

Equilibrer le budget du ménage resta toujours pour elle un problème difficile, malgré l'aide de son père jusqu'à la mort de celui-ci en 1897, et surtout celle d'Anaïs Charnaud, sa tante. Du côté Ancey, il semble qu'il n'y avait rien à espérer si on en juge par la surprise de Gabriel le jour où son père lui remboursa les frais du voyage qu'il avait fait pour lui rendre visite au Beausset, près de Toulon, c'est-à-dire une somme de l'ordre de dix francs au plus.

Jeanne exhorte souvent son mari à ne pas se laisser faire par ses divers employeurs "Ne te montre pas trop bon; cela ne sert à rien....Demande cinq francs par heure à ceux qui peuvent payer.... Ne cède pas facilement, excepté si tu vois que la chose t'échappe".

Dans le même esprit elle essayait de le persuader de rechercher la faveur des grands de ce monde : "Tout le monde sait, écrit-elle, qu'aujourd'hui ceux qui arrivent sont les plus pistonnés". Hélas son mari, trop timide, et peut-être aussi trop fier pour se prêter à ce genre de sollicitations, ne chercha jamais à se pousser. On en trouvera ci-après plusieurs exemples.

Pour améliorer sa situation, Gabriel Ancey chercha à passer le concours d'agrégation. Il se présenta à Aix deux fois, en 1891 et 1892, mais sans succès. Il faut dire à sa décharge que ses cours et ses répétitions ne lui laissaient pas beaucoup de temps pour préparer ce concours. En 1893, il résolut de "monter à Paris" pour y suivre pendant un trimestre des cours en Sorbonne, et aussi se faire connaître des Maîtres de la capitale. Ceci impliquait la disparition de toute rémunération pendant trois mois, un grand trou dans son petit budget.

Il partit au mois de Mai après avoir installé sa femme, ses deux garçons, son beau-père, sa belle-soeur Marie Malcor et l'indispensable Mémé (Anaïs Charnaud) dans une "campagne" de la banlieue de Marseille à Mazargues, louée 50 francs par mois (probablement par Mémé). Arrivé à Paris après 21 heures en chemin de fer, il se trouve une chambre au bas du boulevard St Michel, puis se met tout de suite au travail, mais la

plupart de ses maîtres (Petit de Juleville, Aulard) ne l'enthousiasment pas. Il fait par contre l'éloge de Brunetière. Les "agrégatifs" de cette époque vont à la Sorbonne en jaquette et, même quand on les autorise à se mettre plus à l'aise à cause de la chaleur, un seul s'en défait (ce n'est pas Gabriel).

Le 5 juillet, il assiste de loin à une manifestation d'étudiants contre le trop pudique sénateur Béranger : les commerçants ferment leurs magasins; la troupe charge (au pas !) les manifestants. Gabriel la juge brutale.

Dans ses lettres quasi-quotidiennes il ne parle qu'une fois de politique; c'est pour se réjouir de la chute d'un cabinet Clémenceau qui, selon lui, était "le ver de la République".

Il est reçu assez souvent le soir par des parents, dont Richard Gallo "qui tire le diable par la queue" et des familles amies. Jeanne l'incite à solliciter l'appui des puissants du jour : Félix Faure qui n'est pas encore Président de la République a de l'influence; Marius Malcor, le père de Jeanne, lui a rendu, paraît-il, de grands services quand il était commissaire de la Marine au Havre; il faudrait aller le voir. Gabriel se donne de mauvaises raisons pour se dispenser de cette corvée; il faut attendre, dit-il, d'avoir quelque chose de précis à demander. Même attitude réticente à l'égard de Camille Doucet, un des pontifes littéraires de ce temps. Là on le reçoit, mais il ne s'entretient qu'avec les dames et ne dit mot de ses affaires. La pauvre Jeanne se désole de cette timidité.

En dehors des visites il n'a guère comme distraction que des promenades à pied dans Paris, mais il ne semble pas qu'il ait visité Notre-Dame ou des musées. Une seule fois, un dimanche, il va à la campagne en banlieue.

Il quitta Paris assez content de ce qu'il avait fait aux examens, mais il ne fut pas reçu. Il renonça alors à l'agrégation et se mit à préparer un doctorat. Sa thèse devait porter sur la liberté des écrits politiques sous Auguste. Bien entendu il fallait l'écrire en latin, mais il la rédigea d'abord en français.

Il écrivait à ses moments perdus des nouvelles qui paraissaient dans des journaux locaux : le Journal de Marseille, la Semaine des Familles; en 1897 il recevait 5 francs par article et toujours avec retard. Il évoque alors avec nostalgie l'époque faste où un journal dirigé par un certain Rostand le payait bien mieux.

Seul, ou en collaboration avec un certain Martial, il écrivit aussi quelques pièces et espéra longtemps que l'une d'entre elles serait jouée. Je ne crois pas que ce fut le cas.

Il semble que ses contes et ses pièces aient été quelquefois assez lestes, du moins pour l'époque, et cela surprenait mon père qui se connaissait certainement en histoires lestes mais qui estimait, qu'à la différence des marins, les professeurs se devaient d'être toujours graves.

Gabriel écrivait aussi en vers, mais je n'ai connu de lui que de petits distiques du style mirliton; je pourrais en citer plusieurs, mais cela n'ajouterait rien à sa réputation. Sa conversation familière était émaillée de calembours ~~seulement~~ ~~énumérés~~ qui l'amusaient.

Un de ses passe-temps était de découper dans du papier avec des ciseaux des silhouettes qu'il projetait ensuite en ombres chinoises. Il y était très habile. Il s'entendait aussi à faire tourner les tables et les assiettes : il n'était pas d'ailleurs le seul de la famille à s'adonner ainsi à ces pratiques magiques. Aimé Malcor, sa mère et ses soeurs en faisaient autant et racontaient qu'un jour une table en fureur s'était mise à courir après une des soeurs terrorisée. Mes parents ne faisaient qu'en rire, mais jugeaient à juste titre que ces exercices étaient malsains, au moins pour les esprits impressionnables.

Les recherches historiques de Gabriel manifestaient aussi son goût pour l'insolite. Il se mit en tête d'apprendre les langues basque et albanaise, et soutenait qu'elles dérivait de l'étrusque, langue non encore déchiffrée à cette époque, et qui est, je crois, encore fort mal connue de nos jours.

Il se fit méchamment critiquer par un pontife de la Sorbonne de l'époque, Salomon Reinach. Bien incapable de dire qui avait raison dans cette affaire, la famille se sentit offensée néanmoins par cette attaque. Aussi sa satisfaction fut grande quand Reinach se ridiculisa, quelques années plus tard, en attribuant à l'empereur perse Saïtaphernes une tiare qui se révéla être un faux grossier.

Dans notre petit monde, où aucun professeur ne s'était jamais trouvé, Gabriel Ancey était un personnage particulièrement original. On l'aimait pour sa gaieté quand il était jeune, un humour certain plus tard. Peu de parents sans doute appréciaient à sa valeur sa culture qui était grande. Mais il avait aussi un cercle d'amis plus littéraires dont certains étaient de ses anciens élèves : par exemple Edmond Jaloux; celui-ci lui resta fidèle jusqu'au jour où sa gloire littéraire naissante lui fit quitter Marseille pour Paris.

Personnellement je n'ai jamais eu avec Gabriel Ancey de conversation sérieuse et n'ai pu profiter de son érudition.

Malgré l'aide que lui apportèrent Anaïs Charnaud tout au long de sa vie (et Marius Malcor jusqu'à sa mort en 1897) la vie du ménage Ancey ne fut jamais facile et Jeanne a pu écrire un jour : "Quelle chance ce serait si on pouvait vivre sans argent; nous serions alors les plus heureux", et à l'occasion du septième anniversaire de son mariage elle souhaite "la continuation de notre petit bonheur, la santé pour tous et quelques milliers de francs de plus qui ne gâteraient rien".

Leur petit capital comportait quelques bons à lots de l'exposition de 1889 et elle espérait un peu qu'ils tireraient un jour un bon numéro, mais cela ne semble pas s'être produit. Quant aux deux garçons, ils avaient 18 francs à la Caisse d'Epargne "le fruit d'une économie prolongée" écrit Gabriel.

Jeanne Ancey était menue (52 Kgs), vive, indulgente, affectueuse, gaie malgré ses soucis d'argent. Toute la famille l'aimait.

Avec son mari, qui était un peu comme son quatrième enfant, elle était tendre et maternelle. Quand elle vivait loin

de lui elle ne manquait pas de lui rappeler gentiment qu'il lui fallait se baigner, se laver le crâne, brosser son costume et vérifier souvent la position de sa cravate; elle se souciait aussi de sa ceinture de flanelle, accessoire considéré par notre famille à cette époque comme indispensable pour se prémunir contre les maux de ventre. Gabriel ne manquait pas de lui rendre compte de l'accomplissement de ces devoirs dans des lettres quasi quotidiennes. Quand il lui dit qu'il n'a pas assisté à une représentation donnée par un cirque, elle lui écrit : "Si c'est par économie c'est mal et je t'en veux". Elle lui recommande d'apporter des fleurs à une famille qui l'a invité : on a deux pots pour un franc cinquante, "c'est une dépense que l'on peut faire".

Ses enfants l'asservissaient complètement; pour les décider à manger, elle chantait et dansait devant eux; ils exigeaient sans cesse sa présence et elle se laissait faire. C'est le seul point sur lequel je l'aie jamais entendu critiquer.

Les vacances à Lacaune

En 1897, à six ans, son aîné Charlot eut une mauvaise fièvre typhoïde qui dura deux mois et demi et le laissa très affaibli; il ne pouvait même plus se tenir debout et ne supportait d'autre nourriture que le lait. Il y avait de quoi s'inquiéter; pour rassurer un peu son entourage, Jeanne rappelait qu'à la suite de sa typhoïde son neveu, Charles Amic, s'était beaucoup fortifié.

On décida d'emmener Charlot faire sa convalescence à Lacaune, petit village du Tarn à 800 mètres d'altitude, à 70 Km au sud d'Albi. Ce fut une véritable expédition pour les cinq voyageurs : Jeanne, Charlot (6 ans), Georges (4 ans), son second fils, Anaïs Charnaud (Mémé), sa tante, et Marie Malcor, sa soeur. Ils prirent le train de Marseille à Montpellier, puis de Montpellier à St Gervais-sur-Mare; il leur fallut ensuite cinq heures pour aller de St Gervais à Lacaune (38 Km) dans un landau attelé de cinq chevaux.

Dix jours plus tard, fin juillet, ils furent rejoints par Emma Rolland (27 ans) et ses filles : Juliette (2 ans),

Suzanne (7 mois); Emma était enceinte d'Henri.

Gabriel est resté à Marseille et loge chez son beau-père Marius, 81 rue Sylvabelle; il lui paye 2 francs par jour pour sa pension.

Charles Malcor, mon père, alors officier sur un bateau mouillé à la Ciotat, l'emmène un jour visiter ce navire. Le voyage coûte 4 francs à Gabriel, dont 2 pour un repas, composé d'un potage, deux plats de viande, légumes, salade, fromage, dessert. Il passe la nuit à bord et revient à Marseille par mer.

Lacaune plait beaucoup à Jeanne à cause de sa verdure et de ses bois. Elle fait des promenades à pied et en break, ces dernières offertes par des amis, les Turcat. Il y a des distractions nombreuses : un tennis qu'on vient d'installer et où Jeanne joue (sans grand enthousiasme car elle écrit qu'elle finit par s'intéresser à ce jeu). Les soirées à l'hôtel sont occupées par des jeux de société et parfois on danse. De Marseille Gabriel fait mine d'être jaloux. Jeanne entreprend de faire tourner les tables; elles tournent bien mais ne répondent rien de compréhensible.

Les chatelains du pays, M. et Mme de Norois, organisent chez eux une soirée de bienfaisance. On y représente un drame de François Coppée : "Jean-Marie", puis "Les Deux Sourds". Enfin on chante des chœurs où Jeanne tient sa partie, et le Figaro du 17 août publie un compte-rendu de cette soirée mémorable qui rapporte 700 F. Le lendemain les chatelains reçoivent de nouveau et lisent à leurs invités une pièce en vers de Maupassant : Histoire du Vieux Temps.

Le 15 août c'est la fête du village; elle se termine par un bal.

Au début de septembre, deux régiments en manoeuvre font étape à Lacauene. C'est une grande attraction pour le pays. Les dames de l'hôtel espèrent faire la connaissance des jeunes officiers, mais cet espoir est déçu.

Cependant la santé de Charlot s'améliorait peu à peu; il se remit progressivement à tolérer une nourriture normale, puis put se mettre debout et enfin marcher. A la fin du séjour

il avait repris 3 Kgs. Georges jouait et courait sans cesse "comme un vrai lutin", mais n'avait pas d'appétit et ne grossissait pas. Le médecin local avait prescrit de faire marcher les deux enfants pieds nus dans des sandales "pour que la circulation du sang se fasse plus complètement". Leur mère est toute attendrie par "ces jolis petits pieds roses et blancs", mais ceux de Georges furent bien vite écorchés hélas!

Juliette Rolland ne se portait pas bien non plus : "Elle est dérangée depuis trois mois à cause de ses dents". Enfin ses dents percent et elle va mieux, mais, écrit Gabriel, son père Pierre et son oncle Paul se font beaucoup de souci à son sujet et "ont les yeux plus gros que la tête".

Quant à Suzanne, elle est en excellente santé; "elle est le parfait contentement, elle éclate dans sa peau, c'est une pleine lune".

Quand il pleut, le séjour à l'hôtel est un peu pénible et un jour, Jeanne découragée écrit que les enfants sont insupportables, que Mémé la critique beaucoup et qu'elle a bien envie de pleurer. Mais la bonne humeur revient avec le beau temps.

Le retour est retardé de quelques jours parce qu'il fait encore très chaud en Provence et aussi parce que la nounou arrivera à Marseille plus tard que prévu. A ce propos Jeanne écrit qu'elle se passerait bien de la nounou si elle était sûre de trouver vite une cuisinière.

Elle rentre chez elle le 6 septembre.

Les vacances de 1900 à Seyne-les-Alpes

Seyne est une petite station de villégiature entre Digne et Serre-Ponçon, à 1260 mètres d'altitude, dans la vallée de la Blanche.

Il fallait 12 heures de voyage pour y parvenir de Marseille, dont "seulement" 5 heures en voiture à partir de Digne (45 Km).

Le 14 juillet 1900 arrivent Jeanne Ancey, flanquée de ses trois enfants : Charles (9 ans) Georges (7 ans) Yvonne (1 an 1/2), de sa soeur Marie Malcor (33 ans), de ses tantes

Anaïs Charnaud (57 ans) et Anna Amic (52 ans), des trois filles cadettes d'Anna : Henriette (29 ans), Suzanne (27 ans), Marie (18 ans).

Cette petite troupe qui comprend aussi la nourrice d'Yvonne (onze personnes en tout) s'installe dans trois grandes pièces et Jeanne, toujours soucieuse de montrer les choses sous le meilleur jour, écrit que "si le climat n'était pas ce qu'il est, nous n'aurions jamais pu nous caser dans cette maison", mais plus tard, quand le temps se gâte, elle reconnaît que "les journées de pluie sont un peu difficiles à passer avec notre marmaille". Il faut dire que la troupe s'est alors grossie de six Rolland : Pierre (35 ans), Emma (30 ans), Juliette (5 ans), Suzanne (3 ans), Henri (2 ans), Marcel (1 an) et d'au moins une nounou. L'effectif total est donc de 17 personnes. Il ne faut donc pas s'étonner qu'elle fasse sensation à Seyne où on la surnomme "la grande famille".

La propriétaire de la maison est aux petits soins pour cette intéressante clientèle et l'invite à déjeuner.

Le site plaît beaucoup à Jeanne; elle le trouve "très joli, très frais". A cette époque le séjour en été sur la côte de la Méditerranée était jugé insupportable. Dans ses lettres, bien souvent, Gabriel se plaint de la grosse chaleur qui règne à Marseille et Jeanne s'en inquiète pour lui. A Seyne, par contre, on voit de la neige encore sur les sommets, mais on y voit aussi énormément de mouches et "qui abîment tout". Au début de ce siècle les mouches étaient pendant l'été le fléau de la Provence.

Les enfants se promènent tous les jours, mais Anna, Emma et Jeanne se font tirer par la manche quand il s'agit de marcher "tant elles apprécient de travailler à l'air sans aucune fatigue". Jeanne avait d'ailleurs mis dans ses bagages une machine à coudre!

La famille entreprit pourtant quelques longues excursions, mais on louait une charrette pour transporter les moins courageux. On monte ainsi au col de Provence (5 heures de marche), on descend les gorges du Bes (les clues) dont les escarpements sont jugés "effrayants"; on va aussi cueillir des champignons.

Les enfants s'amuseⁿt beaucoup et sont généralement sages. Yvonne perce "ses dents pointues" et cela la rend quelquefois malade; on attend avec impatience qu'elles soient toutes sorties pour la sevrer (à 19 mois !). Cette petite fille "bavarde comme une pie", attendrit beaucoup sa mère par sa gentillesse et sa vivacité, mais elle a de nouveau peur des bains alors que sa mère "tient à lui en donner à cause de ses dents".

Les deux garçons paraissent fort raisonnables. Ils écrivent assez régulièrement à leur père et, à la fin du séjour à Seyne, se mettent à leurs devoirs de vacances. Charlot, qui a eu tous les prix sauf celui d'arithmétique, travaille très sérieusement. Groeges qui n'en a eu que trois est moins zélé. De temps à autre ils ont des cauchemars qui inquiètent leurs parents, car ils poussent alors des cris affreux. Maman en a toujours gardé le souvenir car c'était, paraît-il, très impressionnant.

Au début de cet été 1900, Alice Bazil annonce aux Ancey que l'égyptologue Gaston Maspero, demi-frère de son mari, allait venir en France et qu'il serait bon que Gabriel vint l'accueillir à l'arrivée du paquebot. Jeanne écrit à son mari : "Je crois que ce serait une connaissance utile à cultiver et je te recommande : pas de timidité ". Docile, Gabriel se lève aux aurores et va tenir compagnie de huit heures à midi à celui qu'il appelle le "bon et grand Maspero" qui attend dans sa cabine que les passagers soient autorisés à débarquer; mais ils ne parlent que de sciences et de politique, car, écrit-il à sa femme, "tu comprends qu'une sollicitation ne pouvait venir qu'à son heure et qu'elle sera certainement bien reçue ". L'heure de la sollicitation ne vint jamais.

"
" Le grand Maspero, " alors, académicien des Inscriptions et Belles Lettres, directeur de toutes les fouilles archéologiques d'Egypte, était réellement un grand personnage. Dès l'enfance il s'était passionné pour l'égyptologie. Dans un examen de catéchisme où on lui demandait "Combien y a-t-il de Dieux ?" il répondit "Cinq cents" et l'abbé, choqué, lui dit : "Mon enfant votre respectable mère vous a bien mal élevé". Telle est du moins la tradition familiale.

Gabriel le connaissait déjà; il l'avait rencontré treize ans plus tôt et sa voix douce lui rappelle celle d'Hervé Bazil qui faisait contraste avec les éclats de voix de la famille Amic.

Gabriel vient passer à Seyne la première quinzaine d'août. Ses employeurs auraient voulu qu'il s'absente moins longtemps afin d'être disponible pour d'éventuelles répétitions, car le pensionnat rouvrait au début d'août pour des cours de vacances. En fait, Gabriel n'avait alors à donner que deux heures de répétition par semaine qui lui étaient payées 3 francs l'une. Jeanne trouvait absurde d'être privé de vacances pour si peu. Le directeur du pensionnat ne craignit pas de faire appel au sens du devoir de Gabriel, mais celui-ci, aiguillonné par sa femme, sut, cette fois, se rebeller malgré la crainte qu'il éprouvait de se voir éliminer par un collègue plus docile.

Au 15 août la famille assiste à une procession : où figurent "quatorze pénitents blancs, tous vieux, rabougris à faire peur" dont Jeanne admire le mérite car ils ont marché deux heures en plein soleil. Les chants à l'église sont "épouvantables".

Gabriel profita de son voyage de retour pour passer quelques heures à Champourcin, petit hameau sur la Bléone entre Seyne et Digne. Ses ancêtres d'Alayer avaient été co-seigneurs du pays; il vit leur maison seigneuriale, une modeste bâtisse.

De retour à Marseille il constate avec plaisir que la bonne qu'il a laissée n'a dépensé pour sa nourriture et son entretien qu'un franc par jour, mais il faut que sa femme lui envoie 20 francs pour qu'il puisse la payer.

Comme ses élèves ne sont pas rentrés dès la mi-août, il ne donne encore qu'une répétition par semaine, il travaille à sa thèse qui s'intitule maintenant "L'opinion sous Octavien".

Quand Pierre Rolland est à Marseille pendant cet été, il loge chez Gabriel 81 rue Sylvabelle. Ils font popote ensemble et Pierre lit à Gabriel les "Mémoires d'un jeune homme rangé". Le dimanche ils vont à St Henri. Gabriel monte une

fois à pied à la Sainte Baume, ou plus précisément au pic de Garlaban; comme il fait très chaud, il doit enlever son faux col, sa cravatte et sa jaquette. Il revient précipitamment à Marseille pour donner une répétition, mais l'élève lui fait faux bond.

Il va aussi passer certaines fins de semaines dans les "campagnes" de tel ou tel parent, et chez son père au Beausset où il est bien reçu, ce qui paraît l'étonner un peu, car les relations sont assez tendues entre ses soeurs et sa belle-mère.

A la fin d'août, Pierre et Emma Rolland rentrent à Marseille mais laissent leurs enfants à Seyne. A cette occasion sans doute, Jeanne écrit "Il faut le moins possible se charger des enfants des autres". Les Rolland se préparent à déménager de la rue Montaux au 14 Boulevard de Rome (devenu depuis boulevard Salvator). Il se fit à la St Michel; voici donc plus de 80 ans que cet appartement est occupé par cette famille ! Emma reviendra à Seyne pour chercher ses enfants.

Chose curieuse les lettres de Jeanne cette année là ne contiennent aucune allusion au comportement des membres de la famille Amic - Malcor, alors qu'elles ne se font pas faute de commenter les vicissitudes de la famille Ancey. En particulier, elle ne fait mention de sa tante Anaïs (Mémé) que deux fois : pour annoncer son pèlerinage à Notre-Dame du Laus avec Marie Malcor et Suzanne Amic et pour décrire son chagrin "qui faisait peine à voir" à la nouvelle que Marie Gilly était passée par Marseille sans aller voir les membres de la famille. Les lettres sont muettes sur Anna Amic et ses filles qui ont passé tout l'été avec elle. Je suis tenté de croire que Gabriel a sauté dans sa copie les jugements de Jeanne sur ses tantes et ses cousines. Il y eut probablement à cette époque quelques tensions internes et, en tout cas, la vie aux côtés d'Anaïs Charnaud, bienfaitrice autoritaire, ne devait pas être toujours sans nuages.

Sur les événements extérieurs la correspondance entre Gabriel et Jeanne a toujours été chiche de commentaires. Cependant il y est question, en 1900, de plusieurs grèves en

cours dans le Midi : une grève des boulangers à l'occasion de laquelle Jeanne évoque "les queues qu'avait faites son père pour leur rapporter du pain quelques années auparavant", une grève des charretiers que Gabriel trouve pittoresque parce que les charrettes sont alors tirées par des "messieurs", c'est-à-dire probablement les patrons des charretiers; enfin une grève des Chantiers Navals. Jeanne raconte qu'un directeur de chantier avait enrayé un mouvement en faisant mettre en prison pour "désertion" deux meneurs, mais que le Ministre les a fait relâcher et que le directeur craint d'être révoqué. Elle conclut : "ce ministre est vraiment dégoûtant; il ne faut pas faire trop de zèle; cela ne sert à rien, au contraire."

Vacances de 1902 au Monestier de Clermont

Le Monestier se trouve en Dauphiné, à 800 mètres d'altitude, sur la ligne de Marseille à Grenoble, à 32 Km au nord du col de la Croix Haute.

Un premier détachement de la famille composé d'Anaïs Charnaud, Marie Malcor, Georges Ancey et sa soeur Yvonne, part dès le 14 juillet. Jeanne Ancey n'arrive que fin Juillet avec son fils aîné Charles, à qui on n'a pas voulu faire manquer la fin des classes. Quelques jours plus tard ils sont rejoints par Suzanne et Marcel Rolland, dont les parents s'en vont aussitôt faire une cure au Mont Dore. Gabriel Ancey arrive enfin le 2 août pour revenir à Marseille dès le 17 août, alors qu'il ne trouvera de répétitions à donner qu'après la fin du mois.

A la bande des enfants Ancey - Rolland s'ajoutent ceux d'une famille marseillaise amie, les Bergasse. Cette petite troupe était peu obéissante et Jeanne écrit qu'il faut se montrer très sévère. D'autre part Georges et Yvonne ont peu d'appétit et leur mère "se surprend parfois à s'en inquiéter". Pour les faire manger elle leur raconte indéfiniment des histoires; un coup de soleil d'Yvonne est soigné en lui faisant prendre de l'aconit. C'était un médicament d'emploi courant dans notre famille, surtout pour les rhumes et les gripes, et je puis dire, par expérience personnelle, qu'il était très efficace. De nos jours on ne peut l'obtenir que sur ordonnance

et les médecins ne l'ordonnent pas parce qu'ils n'y croient plus. "Fort heureusement Mémé était absente pendant cette poussée de fièvre, car elle aurait perdu la tête comme elle le fit peu auparavant à l'occasion d'une courte maladie de Riquet (Henri Rolland) ".

Toujours friande de pèlerinages, Mémé avait emmené pour deux jours à la Salette Anna Amic et Marie Malcor.

Au début de septembre, les quatre enfants Rolland (7, 5, 4 et 3 ans) rentrent à Marseille sous la conduite de leur bonne. Ils y retrouvent leur mère revenue du Mont Dore guérie "pour le moment" de son asthme et engraisnée de 5 Kilos.

Charles Malcor, mon père, vient passer deux jours au Monestier en septembre. Il n'y a pas de doute que c'était pour y retrouver Henriette Amic, ma mère, et je ne serais pas étonné que leur mariage (qui fut célébré trois mois plus tard) se soit décidé alors. Jeanne finit d'ailleurs par avoir des soupçons : "J'ai reçu ce matin une lettre de Charles. Ce sont toujours des énigmes. Il a certainement quelqu'un en tête". Mais à Seyne il y avait trois cousines à marier qui avaient déjà coiffé Ste Catherine.

Mon père venait d'être embauché par la maison Besson pour être agent à Madagascar; il devait d'abord faire un stage dans les bureaux de Marseille et, en attendant le retour de vacances des enfants Ancy et de leur mère, il logea rue Sylvabelle avec Gabriel. Ils prennent ensemble la plupart de leurs repas dans un restaurant "fabuleux" au dire de celui-ci : ces repas coûtent un franc au lieu de 1,25 F. l'année précédente et le menu est resté aussi bon !

Gabriel est toutefois assez souvent invité par des parents et amis. Il dîne un soir chez les Renaudin où "la chère était excellente, sauf qu'on a servi du merlan, ce qui détonait". Il est reçu à la "campagne" d'Edmond Jaloux, son ancien élève. Sa femme lui écrit : "Le dimanche est un jour difficile à passer. Invite-toi à St Henri. Tu sais que c'est ainsi qu'il faut faire avec Emma qui n'y pense pas". Il lui répond : "Tu n'as pas besoin de m'engager à monter à St Henri quand je voudrai, Emma m'en avait déjà parlé. Un ennui (je le dis à toi)

c'est qu'ils ne songent pas à inviter Charles".

La politique n'a droit qu'à une toute petite place dans la correspondance du ménage Ancey. Il y est cependant question des élections à Marseille où les "révolutionnaires" dirigés par un certain Mifeur s'allient à un certain Flaissières qui fut longtemps par la suite maire de la ville, et de mon temps au moins, le représentant des modérés. C'est lui qui répondit un jour à ceux qui lui reprochaient de ne pas dépenser la totalité des recettes de la municipalité : "Nous faisons des économies pour nos successeurs". Le successeur ce fut le Cartel des Gauches qui, vers 1924, chassa Flaissières de la Mairie et dépensa rapidement les économies qu'il avait faites.

La bataille anticléricale battait alors son plein. La loi de 1901 sur les associations venait de rendre pratiquement impossible le maintien en France des congrégations religieuses, et particulièrement des congrégations enseignantes. Les expulsions n'allaient pas tarder. Jeanne apprend qu'il est question que les Jésuites ferment leurs écoles et elle espère que "d'autres institutions les relayeront et qu'elles auront besoin de professeurs titrés". Les choses tournèrent encore mieux qu'elle ne l'espérait. En abandonnant officiellement leur école, les Jésuites réussirent à la maintenir en activité et Gabriel fut choisi par eux pour en être le directeur. Même si les bons Pères le payèrent fort mal, comme l'assure la tradition familiale, il reçut du moins dorénavant un traitement fixe et cessa d'être à la merci de familles dont les enfants peu doués ou paresseux avaient besoin de répétitions.

A vrai dire, je doute d'ailleurs qu'il ait jamais joué le rôle d'un véritable directeur; ce n'était guère son style. Il poursuivit sa carrière de professeur tout en apparaissant comme la figure de proue du collège. Ce ne fut d'ailleurs pas le seul membre de notre famille à qui profitèrent les persécutions religieuses du petit père Combes; celles-ci, en effet, rendirent vacantes beaucoup de places.

Quoi qu'il en soit, Jeanne Ancey, ses enfants, ses tantes et cousines, revinrent fin septembre de Seyne à Marseille.

Douze mois plus tard, Jeanne mourra d'une congestion pulmonaire. Sa tante, Mémé, s'obstina à ne la faire soigner que par un médecin homéopathe dont elle était entichée, et la famille resta convaincue que la médecine traditionnelle aurait évité l'issue fatale.

Jeanne laissait trois enfants âgés de 12, 10 et 5 ans, Mémé qui logeait déjà 81 rue Sylvabelle avec les Ancey et Marie Malcor devint le chef incontesté de cette famille et le resta jusqu'à sa mort en 1919, à ceci près que Marie Malcor qui épousa Félix Mallard en 1903, eut son propre ménage, installé, d'ailleurs, à deux ou trois cents mètres de là.

A N N E X ELettres de Lucien BEDEL
à Anna AMIC (à Alexandrie)(1875)1^{ère} lettre (dont le début manque)

Il lui annonce qu'il va acheter une charge d'huissier et entreprend de la convaincre que c'est une profession respectable :

" Sais-tu que de grandes dames viennent elles-mêmes prendre l'huissier dans leur propre voiture pour instrumenter chez elles. Elles y gagnent d'éviter de donner l'éveil à leur entourage, tout en laissant force à la loi.

" Le service des audiences consiste uniquement dans la transmission des pièces, l'appel des causes, le maintien de l'ordre dans les salles durant les audiences et l'annonce de la Cour ou du Tribunal. Tu m'as raconté un jour qu'un magistrat avait envoyé un huissier lui chercher son mouchoir. Ou je me trompe fort ou cela ne s'est pas passé à Paris. Il y a pour cette sorte de services les garçons du Tribunal. L'huissier est attaché à la Cour et non à la personne du magistrat.

" A Paris la corporation est généralement composée de fort galants hommes, et principalement la jeune génération. Il n'en a pas toujours été ainsi, je le reconnais, mais il en était de même dans bien d'autres professions. Le type de l'ancien huissier est passé à peu près à l'état de légende et ne se trouve plus guère qu'au théâtre où, généralement, on ne les ménage guère. Le plus souvent ce sont là de petites vengeances de MM. les hommes de lettres ou journalistes, grands pourvoyeurs d'ordinaire de besogne pour les études.

" Aujourd'hui bon nombre d'huissiers de Paris sont licenciés en droit, il y a même quelques docteurs et je pourrais t'en citer plus d'un que, dans la rue, on prendrait pour un banquier ou un agent de change. On y rencontrerait même un certain nombre de vrais élégants. L'huissier qui a pris à ma place l'étude Chapelle est chevalier de la Légion d'Honneur.

" J'ai tenu à insister pour te convaincre que ton frère n'entraîtrait point en trop mauvaise compagnie. Et puis, si le métier offre quelques désagréments, il a bien aussi quelques avantages. D'ici quelques années j'espère bien arriver à gagner 20 à 25.000 francs par an et cela fait passer par dessus quelques ennuis, tu en conviendras, n'est-ce pas ?

" Il me faut maintenant songer à m'établir d'une autre façon, c'est-à-dire à prendre femme ".

Suit une page où il déclare que ce n'est pas à sa cousine Laure Bedel qu'il pense "bien que ce soit une femme charmante et qu'elle ferait une compagne fort agréable ".... C'était pourtant le rêve de sa soeur.

2ème lettre (du 8 juin 1875) adressée de Paris

Il a fait procéder au transfert des corps de ses parents du cimetière de Passy au cimetière Montparnasse et en donne les détails (macabres).

Son affaire (sans doute l'achat de sa charge) avance lentement, mais il espère faire aboutir bientôt, par contre, son mariage. "Tu vois que je n'oublie pas tes conseils.

" A vrai dire il y a longtemps que je n'attends que l'occasion pour prendre femme. Celle-ci semble s'offrir aujourd'hui dans d'assez heureuses conditions, du moins c'est ce que j'ai tout lieu de croire jusqu'ici. Nous n'en sommes encore que dans la période des pourparlers et des rencontres, toujours fortuites, ainsi que dans celle des renseignements. Si ces derniers répondent à ce que j'ai tout lieu d'attendre, nous en viendrons, après un nouveau temps de réflexion, à faire ma demande officiellement.

" La personne en question a entre 22 et 23 ans, elle est⁽¹⁾ petite, ce qui provient surtout je crois des jambes, car, assise, elle paraît assez grande. Elle est brune et un peu forte, mais sans aucune exagération et elle a une figure qui dénote une grande intelligence. Elle a été, il y a trois ans, encore fort jolie mais, malheureusement pour elle, elle a eu depuis la petite vérole et cette maladie, sans avoir laissé beaucoup d'autres traces, lui a légèrement grossi les traits.

(1) ("plutôt" estrayé) par Lucien.

3ème lettre (juin ou juillet 1875) adressée de Paris

Il poursuit la description de sa future fiancée :

" Son physique est très suffisamment bien. Elle serait même très jolie sans les marques de petite vérole qui la déparent un peu. Ces marques sont même plus accentuées que je n'avais cru tout d'abord, mais cette imperfection, de peu d'importance d'ailleurs, est rachetée par bien des qualités précieuses. Elle est instruite, intelligente, fort gaie quoique un peu timide, fort simple, excellente femme de ménage à voir comment est mené l'intérieur de son père qu'elle dirige, bien entendu, en sa qualité d'orpheline de mère et d'aînée. Tous les jours de cette semaine j'ai passé quelques heures avec elle de façon qu'avant son départ demain pour la mer nous ayons pu, tant l'un que l'autre, nous connaître davantage et prendre parti. Je sais aujourd'hui que je lui conviens assez. C'est du moins ce que m'a dit son père et je pense que je ne puis mieux faire que faire ma demande.

" Laure s'est trouvée avoir une connaissance auprès de laquelle elle a fait prendre des renseignements à mon insu. On lui a résumé d'un mot : "c'est un ange ! ". Aurais-je trouvé mieux que je ne mérite ? Entendons-nous : Ange veut dire qu'elle réunit les qualités désirables chez une femme destinée à vivre dans le monde, et ne pas s'entendre au sens des idées de Madame Auguste. En effet, ce n'est nullement une dévote; elle est catholique, elle sait sa religion comme la plupart des femmes du monde sans y mettre cette exagération de sentiment qu'une certaine école, dont je pourrais facilement te citer des adeptes, exige à peine de damnation. Je ne tiens nullement à une dévote de cette dernière espèce, pas plus que je ne voudrais d'une femme sans religion.

" Je m'habituais et je trouvais grand charme à aller passer le soir une ou deux heures à Passy, et l'arrêt de ce pèlerinage pendant 3 semaines que durera le séjour à la mer me sera pénible, je le sens, et il est plus que probable que j'utiliserai les loisirs que me donnera le retard apporté à ma nomination en allant passer, moi aussi, quelques jours à Dunkerque. Nous en avons à peu près convenu hier.

4ème lettre (juillet ou août 1875) adressée de Dunkerque

" Marie m'avait paru bien faite; j'ai pu bien m'en convaincre; contrairement à beaucoup d'autres femmes, elle ne perd rien à se montrer dans le costume de bain traditionnel, si peu avantageux que quelques élégantes l'ont pour cela modifié.

" Au physique c'est une assez jolie personne. Bien que ces avantages aient un bon côté, je n'y attache pas grande importance au point de vue du mariage. C'est le côté moral qui m'a le plus séduit chez ma fiancée. Mon long examen ne m'a fait découvrir que des qualités. Pour connaître ses défauts j'ai dû me les faire énumérer par elle. Ce sont des mouvements de vivacité de paroles, qui d'ailleurs ne durent qu'un instant, provoqués par un ordre trop impérieux. Excellente musicienne, elle dessine gentiment, parle anglais. Ces mérites d'agrément n'excluent pas des qualités plus sérieuses. Elle a horreur du désordre. Elle se lève à 6 h.1/2 au plus tard; elle fait ses toilettes et ses chapeaux aidée d'une ouvrière.

" Je suis heureux au point d'en perdre le sommeil. Je l'aime comme je n'aurais jamais cru en être capable. Son père est fort intelligent en affaires, mais un peu trop bruyant et bavard. Ses grands-parents impotents sont retirés à Montrouge.

A N N E X E

Anthony HAYES
arrière grand-père d'Edouard AMIC

Anthony Hayes est le père d'une Françoise, née en 1760, morte en 1800, qui épousa en 1784 Jean René Amic et lui donna huit enfants, dont Joseph Amic, mon arrière grand-père.

Jusqu'à cet été, nous savions seulement de ce Hayes qu'il avait été consul d'Angleterre à Smyrne.

Depuis que j'ai commencé à dépouiller les archives du Ministère des Affaires Etrangères de Londres, j'en sais beaucoup plus long, mais il faudrait plusieurs journées pour tirer de ces archives tout ce qui peut intéresser la carrière de notre ancêtre car elles contiennent, non seulement sa correspondance diplomatique, mais les lettres d'affaires de la Compagnie du Levant à laquelle il appartenait.

Quoi qu'il en soit, voici ce que je sais maintenant d'Anthony Hayes.

Il est né aux environs de 1725 et semble être arrivé en Turquie vers 1745. En tout cas, il est entré en 1749 au service de Porter, qui était ambassadeur d'Angleterre à Constantinople depuis 1746. Il se marie et sa fille Françoise, notre aïeule, naît en 1760, sans doute dans cette ville.

Quand en 1762 Porter, son protecteur, retourne en Angleterre, il fait nommer Hayes consul à Smyrne.

A cette époque, les consuls d'Angleterre en Asie Mineure étaient en fait des agents de la Compagnie du Levant, payés par elle seule et s'occupant à la fois des affaires de la Couronne et de celles de la Compagnie. Ils n'étaient même pas toujours nommés par l'ambassadeur et l'ambassadeur Murray déclarera plus tard, dans une lettre, qu'il refuse de s'occuper de telles nominations.

La Compagnie du Levant était une compagnie à charte ayant le monopole du commerce anglais en Asie Mineure ; elle s'intitulait : "The worshipped Levant Company".

Ses agences locales sont dirigées par des consuls ou des vice-consuls. Elle a sur place des trésoriers. Un de ces trésoriers, John Charnaud, qui a quitté son poste de Smyrne en 1771, appartient à une famille qui s'alliera plus tard aux Gallo.

Certains personnages sont associés à la Compagnie; on leur accorde une "franchise de la Compagnie". Ce fut le cas pour John Charnaud en 1762.

La correspondance adressée de Londres aux Consuls se termine régulièrement par les mots "Your loving friends" qui précèdent la signature.

C'est en mai 1762 que Hayes prend possession de son poste de consul à Smyrne. Il doit déposer une caution de 5 000 livres, somme considérable si on en juge par la reconnaissance débordante que manifestera Hayes plus tard quand le Ministère des Affaires Etrangères lui allouera une indemnité de 730 livres par an.

En décembre 1763, un incendie détruit tout le "quartier Franc" de Smyrne, à l'exception de la maison de Hayes, assez endommagée pourtant pour que la Compagnie du Levant lui verse une indemnité de 1 200 dollars (6 000 francs or).

En 1766, l'ambassade d'Angleterre à Constantinople a un nouveau titulaire : John Murray qui, dès le début, entretient avec Hayes les meilleurs rapports. En juillet 1766, il lui écrit qu'il apprécie son intelligente conduite. Il a recours à lui pour son approvisionnement en marchandises européennes (beurre, bière, fromage, sucre, vermicelle) que l'on trouve plus facilement à Smyrne qu'à Constantinople où arrivent peu de vaisseaux d'Europe.

La même année, en mai et août, deux tremblements de terre ravagent Smyrne. En septembre, des combats entre deux clans turcs, près de Magnésie, interrompent le trafic des

caravanes et tarissent le commerce smyrniote. En décembre, Hayes perd probablement un enfant ; en tout cas l'ambassadeur fait allusion à "des malheurs qui doivent peser lourdement sur un père affectueux ". Quinze jours plus tard, il le félicite de l'arrivée en Angleterre du navire sur lequel son fils était embarqué et dont le sort avait donné beaucoup d'inquiétude.

En 1767 Hayes assiste à l'entrée grandiose du prince de Beaufremont dans la ville de Smyrne, événement immortalisé par un tableau exposé au Musée de la Marine à Paris. C'est peut-être à cette occasion que Hayes écrit : "les Français sont excessifs en tout ".

La même année l'ambassadeur charge Hayes de régler à sa place un différend entre un évêque latin et un évêque grec, préférant ne pas s'occuper de l'affaire lui-même car, dit-il, il s'agit d'une négociation aussi difficile que le serait la réconciliation du ciel et de l'enfer ; mais il tient à ce que l'Angleterre ne se désintéresse pas de la vie des communautés "franques", c'est-à-dire non musulmanes.

D'août à octobre 1767, la peste ravage Smyrne; deux enfants d'un interprète du consulat en meurent.

En 1770, la guerre reprend entre la Turquie et la Russie. Le 8 juillet à Smyrne une émeute aboutit au massacre de plusieurs étrangers, dont un protégé hollandais nommé Gallo. C'est peut-être ce jour là que Hayes a failli être assassiné avec toute sa famille par des Turcs, sous prétexte que l'Angleterre cherchait à détruire la flotte turque pour aider la Russie.

Cette même année, Hayes demande une augmentation à la Compagnie du Levant mais elle lui est refusée car, écrit celle-ci, "la présente situation des affaires nous oblige à la plus grande frugalité ".

Malgré leur bonne entente, l'ambassadeur n'approuve pas toujours Hayes. C'est ainsi qu'il lui écrit (en 1768) :
" Vous autres Messieurs qui vivez depuis longtemps en Orient, vous écrivez aux gens de ce pays en employant des tournures

qui me déplaisent beaucoup. Par exemple, vous avez écrit à un de mes interprètes que vous ne seriez pas ingrat. De telles expressions font tourner la tête de ces gens. Je vous prie de croire que si j'en trouve un qui soit négligent dans l'exécution de mes ordres, je m'en débarrasserai avec la même facilité que de ma chemise. Cet interprète est très capable et je ne veux pas qu'on me le gâte ".

Malgré cette algarade, l'ambassadeur Murray apprécie certainement Hayes et quand il obtient un congé en 1775, il écrit à son Ministre : "J'ai pris la liberté de confier le soin des affaires de Sa Majesté à Mr le Consul Hayes, un homme très diligent et sensé qui, pendant l'ambassade de M. Porter, s'est longuement familiarisé avec les affaires ". Il semble même que Murray avait l'intention, une fois arrivé à Londres, de donner sa démission et de proposer que son remplaçant fut Anthony Hayes; mais il mourut, semble-t-il, au cours de son voyage de retour.

Le 15 mai 1775, dès son arrivée à Constantinople, Hayes écrit au Ministre qu'il a pris en main "les affaires de Sa Majesté et de la Compagnie du Levant" et il ajoute : "Si j'avais par ma conduite le grand bonheur d'obtenir la royale protection de Sa Majesté, ce serait un des événements les plus honorables et les plus fortunés de ma vie ".

Il a laissé sa famille à Smyrne et Murray lui a payé 270 piastres pour son voyage. Il semble qu'un peu plus tard il ait fait venir les siens à Constantinople. Il a à cette époque dix enfants. L'un d'entre eux est à Londres.

Quand Hayes prend en charge l'ambassade, la situation politique est fort troublée par des conflits qui intéressent l'Angleterre plus ou moins directement. C'est d'abord l'insurrection américaine. En bon Anglais qu'il est, Hayes se réjouit quand il apprend par une lettre du Ministre que les troupes anglaises en Amérique ont gagné une bataille. Dans sa réponse il écrit : "J'espère ardemment et sincèrement que cette victoire produira un bon effet et incitera ce peuple

égaré et obstiné à changer de conduite".

En 1775, l'Autriche envahit la Moldavie et les Turcs signent avec elle un traité qui reconnaît leur défaite. Les relations entre la Russie et la Sublime Porte restent toujours tendues malgré l'envoi à Constantinople d'un ambassadeur extraordinaire qui dépense un million de roubles pour éblouir par son luxe ses interlocuteurs. Hayes juge que cette somme a été inutilement gaspillée.

Entre l'Angleterre et la France la tension monte. Dans les documents officiels, le roi d'Angleterre se donne toujours le titre de roi de France. Il n'y a pas encore d'alliance entre les Insurgents américains et les Français, mais on voit bien où va la sympathie de ceux-ci. Hayes se méfie beaucoup de l'ambassadeur français auprès de la Sublime Porte. Quand celui-ci lui propose de revenir aux anciens usages et de décider que les diplomates Européens ne feraient plus de présents aux ministres turcs, Hayes pense qu'on lui tend un piège; s'il accepte, on fera entendre aux Turcs que l'initiative vient de Londres; aussi conseille-t-il à son Ministre de repousser cette proposition.

Hayes apprend en octobre seulement la mort de Murray; il écrit au Ministre pour solliciter sa succession. Il fait valoir ses états de service : 14 ans à l'ambassade de Constantinople, 12 ans comme consul à Smyrne; il rappelle la tentative d'assassinat à laquelle ses enfants et lui ont heureusement échappé. Il indique qu'il a fait venir sa famille à Constantinople.

Sa lettre n'arrive à Londres qu'en décembre (le courrier diplomatique passait en général par Vienne !). Le Ministre lui répond que le poste a été donné depuis plusieurs mois à sir Robert Ainslie, et il ajoute : "Sa Majesté désireuse de montrer sa satisfaction de vos services s'est gracieusement décidée à vous accorder deux livres par jour à partir de la mort de M. Murray et jusqu'à l'arrivée de sir Robert à Constantinople".

Quand en février 1776 il apprend cette nouvelle, Hayes n'a pas trop de deux pages pour remercier le Ministre et l'assurer que son zèle pour le service n'aura pas de limites.

Ainslie ne quitte Londres qu'au début de juin. Il lui faut quatre mois pour arriver à Constantinople. Pendant ce temps, Hayes assure l'intérim. Deux fois par mois environ, il envoie au Ministre une lettre de 3 ou 4 pages qui commence en général en annonçant que la situation à Constantinople est calme et qu'il a peu de choses à rapporter ; il s'en excuse même souvent. Ces lettres sont partiellement chiffrées mais les minutes donnent à la fois le texte en clair et le texte chiffré. Le Ministre lui reprochera deux fois de ne pas numéroter ses lettres, ce qui est pourtant indispensable à cause des délais très variables qu'il leur faut pour arriver à Londres.

Hayes rend compte à son ministre des démêlés de la Porte avec la Russie, de l'invasion de la région de Bassora par la Perse, des révoltes dans les provinces, de la disgrâce des ministres, des audiences données aux ambassadeurs étrangers et de la vie à la cour du sultan. Les grossesses des sultanes sont nombreuses et on s'y intéresse beaucoup, car le Grand Seigneur n'a pas encore de fils : une première sultane fait une fausse couche, une seconde donne naissance à une fille, une troisième enfin à un garçon, tout ceci à quelques mois d'intervalle. La survenance de l'héritier est magnifiquement fêtée.

Il faut noter qu'à cette époque l'Angleterre n'avait d'ambassadeur que dans une dizaine de pays. Le ministre des Affaires Etrangères leur envoie un exemplaire de la Gazette quand elle publie le discours du Trône ou qu'elle annonce les voyages du Roi. Il semble que ce soient là les seules nouvelles de caractère général qu'ils reçoivent directement de Londres.

Le 31 Mai 1776, le Ministre écrit à Hayes : Sir Robert Ainslie va quitter Londres pour prendre soin désormais des

affaires que vous avez si bien menées. Je ne puis cesser ma correspondance avec vous sans vous exprimer mon entière approbation pour votre diligence et votre exactitude.

Le 2 octobre - quatre mois plus tard ! - Ainslie arrive à Constantinople. Il est tout content d'annoncer que son navire a été salué par les Turcs de 16 coups de canon, dont 2 seulement à blanc alors que ses prédécesseurs avaient eu droit tout au plus à 9 coups de canon dont 3 à blanc. Il écrit aussi qu'il a trouvé le pauvre M. Hayes en fort mauvaise santé mais décidé à l'aider de son mieux.

Quinze jours plus tard, l'ambassadeur annonce qu'il a fait partir Hayes pour Smyrne où le climat est meilleur et demande pour lui une gratification.

De son côté Hayes, le lendemain de l'arrivée d'Ainslie, avait annoncé au ministre qu'il resterait un mois à Constantinople pour mettre l'ambassadeur au courant des affaires, bien que sa santé fut très mauvaise. Mais l'objet principal de sa lettre est de solliciter un subside.

Il fait valoir que sa situation de consul à Smyrne l'oblige pour vivre selon son rang à prélever chaque année 150 livres sur sa "petite fortune personnelle", la Compagnie du Levant n'étant pas en mesure d'augmenter ses appointements. Il a dix enfants et veut leur donner une bonne éducation pour qu'ils puissent bien servir leur patrie. Il n'a rien reçu du gouvernement anglais pendant les 14 ans où il a été secrétaire de l'ambassade de Constantinople. Il ajoute que si le Ministre ne peut rien lui accorder tout de suite, quelque chose pourrait plus tard être fait en sa faveur.

Les rapports d'Ainslie et d'Hayes n'ont pas tardé à se détériorer gravement. Le 4 novembre, un mois après son arrivée, l'ambassadeur envoie à son ministre une lettre fleuve énumérant ses griefs. Hayes s'est approprié tous les revenus de l'ambassade qui, d'après Ainslie, devraient revenir à l'ambassadeur en titre et non à l'intérimaire. En particulier, il a accordé à

plusieurs particuliers des certificats (dits Barats) sur le vu desquels le gouvernement turc accorde certains privilèges aux étrangers recommandés par leur ambassade. Il a touché à ce titre 1 000 à 2 500 piastres par Barat. Ainslie prétend aussi que les comptes remis, tardivement d'ailleurs, par Hayes étaient incomplets. Il évalue d'autre part à 8 000 piastres la rémunération annuelle de Hayes à Constantinople ; en outre la Compagnie du Levant lui a versé la moitié (2 000 piastres) de ses appointements de consul ; il s'y ajoute les 2 livres par jour (6 000 piastres par an) accordés par le Ministre à partir du décès de M. Murray. Ainslie conclut que Hayes avait des appointements assez élevés pour n'avoir pas besoin de les compléter comme il l'a fait, d'autant que Hayes n'avait à Constantinople qu'un seul domestique et ne s'était pas fait faire d'uniforme ! .

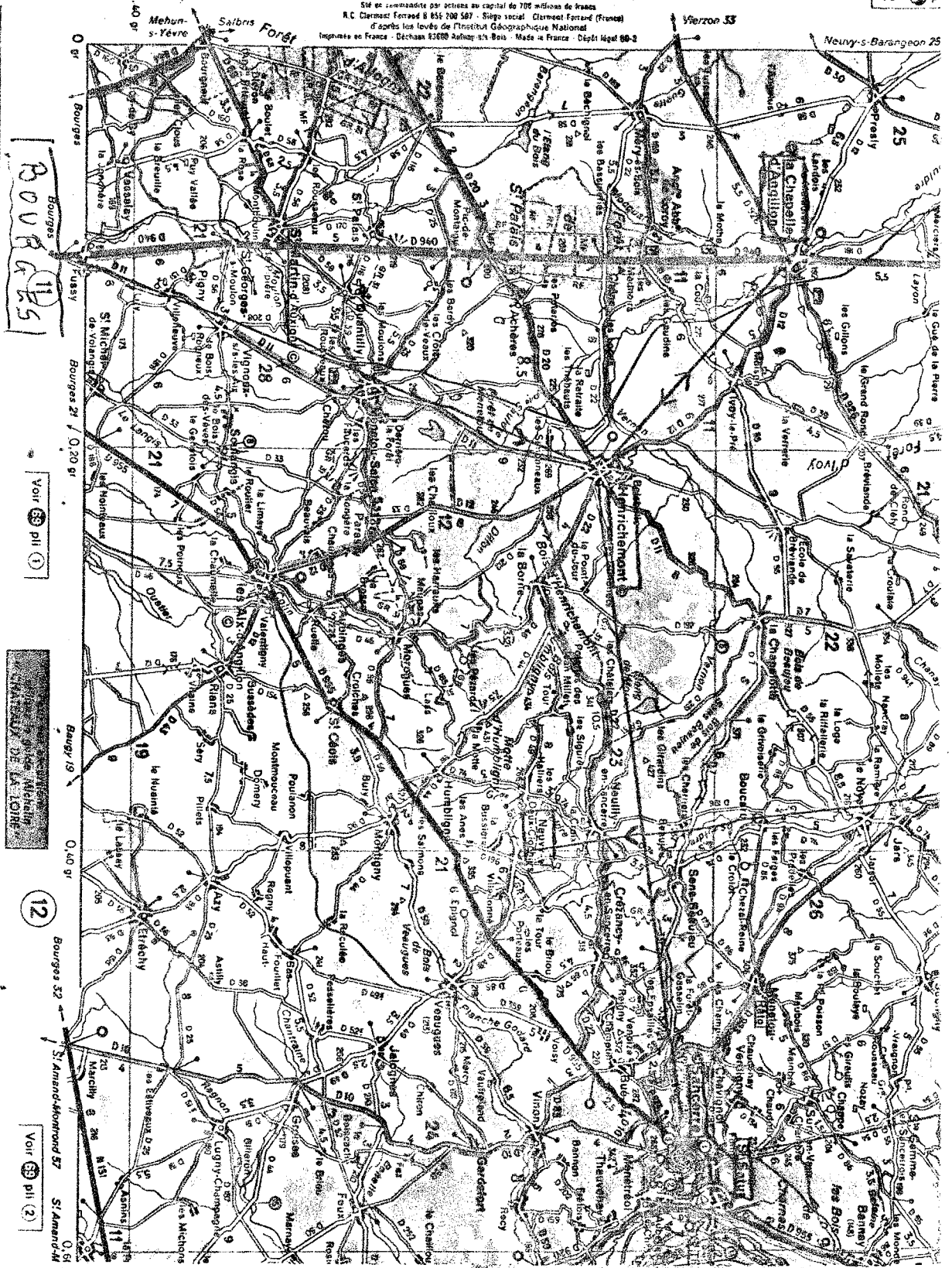
L'ambassadeur Murray avait toujours refusé de toucher une rémunération à l'occasion de la délivrance des "Barats". Ni Ainslie, ni Hayes n'avaient le même scrupule. Le Ministre fit à Ainslie une réponse assez sèche où il se déclare incapable de prendre position et où il invite Ainslie à faire arbitrer le litige (11 000 dollars) par la Compagnie du Levant mieux au courant des usages.

Ainslie lui-même avait proposé à Hayes de couper la poire en deux ; Hayes refusa ; sa lettre au Ministre au sujet de cette affaire est courte et très mesurée.

La querelle s'éternisa pendant plusieurs années, mais je n'ai pas eu le temps de lire la correspondance qui s'y rapporte.

De retour à Smyrne après l'épisode glorieux de son intérim à Constantinople, Anthony Hayes dut rétablir sa santé puisqu'en 1786, dix ans plus tard, il signe l'acte de baptême de son petit fils Antoine Amic. Il avait alors environ soixante ans.

54^e et commandite par actions au capital de 700 millions de francs
R.C. Clermont Ferrand B 656 700 567 - Siège social: Clermont Ferrand (France)
d'après les travaux de l'Institut Géographique National
Imprimé en France - Déchets 13689 Aubry s/s Bois - Made in France - Dépt légal 80-2



12
Bourges 175

Voit 59 p11 ①

12
Bourges 32

Voit 59 p11 ②

83 2A 1 km